

Chapitre I

Noli me tangere

(Ne me touche pas)

*P*oussière. Ô mon bien-aimé,
si le feu de ton amour
peut se passer de moi,
quittons-nous!
Là, sur-le-champ!
Je m'en vais! (...)
Rompue de fatigue,
je marche... vers toi.
(Extrait d'un chant bâul)

*P*aris, automne 1370

Les Anglais étaient las de la guerre. Ils étaient allés se battre en Espagne pour rien. La plupart étaient revenus de là-bas bredouilles et malades. De retour en terre de France, qu'ils avaient pillée en guise de compensation, ils avaient tenté en vain d'assiéger Paris. Le jour où ils consentirent enfin à se retirer au grand soulagement des bourgeois, une veuve aisée décida elle aussi de faire le ménage et flanqua son jeune amant à la porte.

– Mais je ne suis pas anglais, dit-il.

– Pour moi, c'est tout pareil. Tu n'es qu'un pleutre. Ton pillage, c'est à la taverne que tu le fais. Je n'ai plus un sou vaillant. File. Va-t'en te joindre aux nôtres et rends-toi utile.

Elle lui fourra son bissac dans les bras et lui claqua sa porte au nez.

Morose, Sam erra de par la ville. C'était aussi bien. Il avait envie de partir depuis un bon moment déjà, mais n'avait su comment annoncer la chose à sa concubine ombrageuse. « Voilà toujours bien

une chose de réglée. Mais que faire, maintenant? Me joindre aux nôtres... et puis quoi encore? Elle en a de bien bonnes!»

Se retrouver en plein cœur de Paris à l'orée de sa vingtaine n'est pas nécessairement le rêve de tout le monde. En tout cas, ce n'était certes pas celui de ce jeune homme qui ne savait plus trop où il en était. Trop orgueilleux, cependant, pour demander de l'aide, il secoua la poussière de son kilt aux splendides coloris. Ce vêtement contribuait, plus que n'importe quel état d'esprit invisible, à faire de cet individu quelqu'un qui n'était pas à sa place dans cette ville. Trois gamins ricaneurs mais impressionnés le suivaient de loin en échangeant force hypothèses sur qui il pouvait bien être.

Ces quatre dernières années avaient beaucoup changé Sam. Le garçon d'écurie avait été laissé loin derrière pour céder sa place à un homme. Par nécessité, le temps avait modelé en lui le pillard, à défaut d'autre chose. Or, il se sentait maintenant inutile, désarmé.

Dès le lendemain des noces de Jehanne, il avait pris la route malgré son retard pour tenter de rallier les compagnies de routiers que Du Guesclin¹ avait eu charge de mener vers l'Espagne, dès l'automne 1365, en passant par Auxerre.

Parmi la troupe de routiers sans gloire mais bien nourrie qu'il était parvenu à rejoindre, car elle était revenue d'Espagne avant les autres, Sam n'avait attendu qu'une occasion de se démarquer par quelque action d'éclat. Mais il n'avait rien pu faire de notable, sinon se défendre correctement au besoin et prendre sa part de butin. C'était loin de suffire pour satisfaire l'ambition du jeune homme. Il aurait voulu que Du Guesclin le remarque et lui parle, qu'il l'encourage d'une claque amicale sur l'épaule, qu'il le prenne sous son aile pour le présenter au roi. Mais rien de cela n'était arrivé. Sam n'avait pu apercevoir le Breton que de loin et il n'avait jamais vu l'ombre d'un monarque.

Une fois les Anglais aux portes de Paris, le roi de France n'avait pas ordonné d'attaque; il s'était contenté d'observer la tentative de siège depuis les fenêtres de son hôtel Saint-Paul où il logeait, sans s'émouvoir. Des conseillers lui avaient dit: «Sire, vous n'avez que faire d'employer vos gens contre ces enragés; laissez-les se fatiguer d'eux-mêmes. Ils se sont rabattus sur des fruits trop verts. Par l'œuvre de ces aliments en apparence si innocents, la courante* remplace dans leurs rangs les ravages du fer. Ils crèvent en foule et ne vous mettront pas hors de votre héritage, avec toutes ces fumières*.»

1. Voir notes à la page 439.

* Voir glossaire à la page 451.

«Peut-être devrai-je me faire hanouard* pour être enfin en mesure d’approcher le roi de France un jour», s’était dit Sam avec amertume.

Au lieu d’un roi, il aperçut fortuitement le redoutable Édouard de Woodstock² à la sortie de la barrière Saint-Jacques, alors que les Anglais avaient enfin résolu de vider les lieux. Il portait mal ses quarante ans que la guerre et les abus avaient alourdis. Son gros visage sanguin au front presque fuyant s’ornait d’une barbe drue et d’une moustache vaguement blonde. Et, comme pour former contraste avec la virilité porcine de son menton, ses sourcils droits dessinaient au-dessus de ses fortes arcades un trait trop mince. Ils ressemblaient à ceux d’une femme.

Une foule de chevaliers français s’était assemblée près de la barrière pour les regarder partir. Sam se joignit à eux.

L’un des Anglais se détacha soudain de la file. Il fit volte-face et revint, par défi, heurter sa lance contre la barrière. Les chevaliers applaudirent ce geste dont ils virent la bravoure, mais pas l’outrage qu’il représentait. Ils laissèrent l’Anglais rebrousser chemin en dépit de son coup de lance qui constituait ni plus ni moins que la désacralisation de murailles jugées inviolables. Ce fut la riposte d’un boucher qui, lui, avait décidé de réagir à l’injure, qui rappela les chevaliers à leur devoir. La bravade de l’Anglais lui coûta un coup de hache qui lui fut fatal. Après quoi, ils se mirent à quatre pour frapper le défunt, pour le profaner à son tour. On autorisa tout de même les seigneurs anglais à venir le ramasser pour l’ensevelir en Terre Sainte.

– La guigne les a rendus non seulement malhabiles, mais écervelés, dit Sam à son voisin.

– Ouais. Quoi que l’on fasse, les Anglesches ne seront jamais faits pour s’entendre avec nous autres, Méridionaux. Ils sont trop ennuyeux. On dirait que, depuis Maupertuis³, ils ne sont plus capables d’admettre les vexations d’une défaite.

Sam ne le démentit pas. Il avait côtoyé des Anglais suffisamment longtemps pour constater qu’ils étaient encore plus incommodes à vivre comme compagnons que comme ennemis. Il leur préférait de loin le flamboyant Seyton, un compatriote qui, lui, au moins, s’était démarqué en ayant le cœur de ferrailer contre des hommes, et non contre des murs. Il soupira et dit :

– En tout cas, moi, je m’en vais. Je n’ai plus rien à faire à Paris. Les femmes d’ici ne me réussissent pas et j’en ai marre des espérances bretonnes* de Du Guesclin.

De plus, il n’aimait pas les grandes cités. Il en avait vu suffi-

samment pour s'en convaincre. Celles d'Espagne, surtout, avaient produit sur lui le même effet que Paris. Il y avait trop de tout : trop de saleté, trop de bêtes qui traînaient dans le moindre recoin, trop de maisons, trop de rues, et trop de monde dans ces rues. La promiscuité bruyante l'irritait. « Mais je dois bien convenir qu'avec l'âme vide comme je l'ai, aucun autre endroit ne saurait être plus approprié. Ça meuble mes pensées, ça m'étourdit », se dit-il *in petto*.

Il se prit à imaginer, parmi les fumées âcres de l'allée qu'il venait de parcourir, la pimpante simplicité du hameau de son enfance : une poignée d'habitations se pelotonnant comme une grosse fourmilière autour d'une placette où murmurait l'eau glacée d'une vieille fontaine. Là-bas, tout était propre et frais. Il songea au domaine qui surplombait la colline où, enfant, il avait passé des heures à jouer au chevalier avec son amie Jehanne.

Il arriva presque à se persuader que Paris l'étrangère ne l'entourait plus, que rien de tout ce qui lui était advenu ne s'était produit, que ce n'était qu'une fable et que, le lendemain, il allait s'éveiller pour voir les villageois barbus s'en aller aux champs comme d'habitude. Il allait revoir le pré qui, tout récemment encore, avait dû fleurir bon le foin nouvellement fauché ; l'aire avait dû être çà et là émaillée de meules assoupies telles des bêtes lourdaudes. Il sentit à nouveau comment, quelquefois, au gré de l'élan capricieux et changeant de la brise naissante, l'entêtante senteur d'une mer proche mais invisible venait s'amalgamer à celle du fourrage chauffé par le soleil de la journée. Il songea aux jours où il allait s'asseoir un peu plus loin en bordure du pré, au pied de ses vieux arbres, ses préférés, sur les ruines d'un muret en pierres sèches qui s'était jadis effondré à cause des racines. Alors, la brise tiède, qui savait toujours l'attendre et le rejoindre, se levait de nouveau pour murmurer entre les branches s'étendant au-dessus de sa tête. Il avait toujours aimé ces arbres, deux pins qui avaient poussé si près l'un de l'autre qu'au fil des ans, leurs branches s'étaient entremêlées de façon inextricable. Il fallait y regarder à deux fois avant de constater qu'il ne s'agissait pas d'un seul et même arbre.

Un petit bruit dans le présent fit sursauter le voyageur, dont les réflexions se mirent automatiquement en sourdine. Lassés de son errance passive, les gamins s'étaient désintéressés de lui et avaient disparu. Ils venaient d'être remplacés par un grand chat rayé qui, tenant avec précaution dans sa gueule un souriceau qui remuait encore faiblement, gambada allègrement devant lui pour s'arrêter devant une porte fermée.

En souvenir derrière les lueurs filtrées de ses paupières closes,

il parvint à revoir pour une milliè^me fois la tour aux chats d'Hiscontine et les cheveux épars de Jehanne sur leur écrin de foin parfumé. Pendant quatre ans, ces images lui avaient donné courage; elles avaient eu pour lui l'ardeur d'une quête.

Il rouvrit les yeux. Le chat était encore là. Il avait déposé sa proie devant lui et avait entrepris de la taquiner délicatement du bout de sa patte. Le souriceau ne bougeait pas.

«Je devrais me sentir incapable d'aimer. Il me semble que tout serait plus facile, puisqu'il me faut dès à présent me rappeler à ma haine. Sans *lui*, je ne serais jamais parti.»

Sam se passa la main sur le front pour en apaiser la brûlante activité. Levant les yeux, il nota la présence inattendue d'un clocher qui se dressait comme un guetteur trop audacieux. Il ressemblait à une pointe de flèche ébréchée contre un ciel devenu subitement rouge et or, tel celui d'un conte de l'Orient. L'horizon serti de rubis et de fins nuages en nacre se touchait déjà de saphir.

«Bon Dieu, pas déjà!»

La tombée de la nuit inspirait la crainte, elle inquiétait toujours. Se retrouver seul en pleine nuit dans une ville inconnue avait de quoi éveiller l'angoisse des plus braves. Pourtant, les nombreux périls de l'obscurité ne représentaient rien pour le jeune homme, car il était en train d'apprendre que ces dangers-là n'étaient pas les pires. Ce qu'il avait envie de faire maintenant, plus encore que la nuit, lui faisait peur.

Le souffle lui manqua: à l'autre bout de la ruelle tortue où il se trouvait, une petite patrouille de guet armée surgit brusquement au pas cadencé. Il plongea dans une venelle crasseuse et se tapit contre les colombages d'une habitation pour regarder les gens d'armes s'avancer en bon ordre. Il n'avait aucune envie de se faire confondre avec l'ennemi par quelque bande de pochards ignorants qui risquaient de le prendre pour un Anglais. Un soleil indirect arrivait à se faufiler entre des encorbellements trop rapprochés. Ses rayons saturés de fumées parvenaient non sans peine à toucher la pointe de vouges* et de guisarmes*. Pendant une seconde, ils donnaient aux épieux ferrés l'aspect légèrement cuivré de décorations. La patrouille passa à sa hauteur sans s'arrêter. Haletant, le jeune étranger se descella du mur. Le colombage rugueux essaya de le retenir par l'un des plis amples de son tartan.

«Et si mon entreprise tournait mal? se dit-il avec appréhension en quittant la venelle qui, même en plein jour, simulait la nuit noire. Et pourtant, non. Rien ne saurait être pire que la vacuité que j'ai connue jusqu'à présent. Je veux que mon cœur soit à nouveau

capable de tout, qu'il soit, comme l'a dit un sage, "prairie pour les gazelles et couvent pour les moines". »

Le lendemain matin, il quitta Paris et prit la route seul.

*

*F*iscoutine, novembre 1370

Elle se ménagea un creux douillet sous les couvertures. Son nez se mit en quête de la chevelure de son mari. Il ne la trouva pas. Le sommeil s'évapora tout à fait et Jehanne ouvrit les yeux. Un léger bruit derrière le paravent la fit s'asseoir.

Louis s'était savonné avec rage, cherchant à réveiller son corps qu'il trouvait trop insensible.

– Ce n'est pas encore l'aube. Que faites-vous? demanda-t-elle.

– Je n'ai plus sommeil, dit Louis qui achevait de s'habiller.

Il ajustait le poignet de l'une de ses manches étroites. La nuit trop noire s'amusait à déguiser l'homme en une sorte de spectre dont seuls les mains et le visage pétrifié étaient visibles. Louis surnageait dans un état second où régnait encore l'ambiance phosphorescente de son rêve. Pourquoi ne pouvait-il jamais se pelotonner seul dans son lit afin d'y bercer sa douleur?

– Est-ce moi qui vous ai dérangé? demanda Jehanne.

– Oui et non.

– Ce genre de réponse abstraite ne vous ressemble guère.

– C'est sans importance, laissez.

Fidèle à l'habitude qu'elle avait acquise assez rapidement après son mariage, Jehanne arriva presque à se persuader que son cœur n'était pas froissé par la brusquerie de Louis. «Il est fait ainsi, il parle de cette façon à tout le monde», ne cessait-elle de se répéter comme une patenôtre réconfortante.

– Il y a quelque chose que je voudrais vous dire... Me promettez-vous de ne pas rire de moi?

– Oui, dit-il.

– Vous m'avez manqué.

Louis ne rit pas. Il y eut un silence, puis il dit :

– Il fait froid. Restez au lit le temps que j'aie fait du feu.

Jehanne n'osa pas désobéir; il avait dans le regard cette lueur malsaine qui lui venait parfois au réveil, après une nuit trop agitée. Mieux valait alors le laisser tranquille. Comme elle le faisait toujours, de toute façon.

– Voilà, je ne sais plus quoi faire, dit Jehanne avec résignation

à la flamme d'or du chaleil* éclairant le dessous du baldaquin et qui était, hélas trop souvent, sa seule compagnie. Même les chats lui manquaient, dans le lit. Leur absence était survenue tout naturellement dès que Louis était venu dormir avec elle.

Elle se blottit à nouveau sous les épaisses couvertures après avoir remis les courtines en place. L'aigre vent nocturne, au goût de salaisons, n'était pas encore tombé. Il mugissait comme une bête traquée, incitant à une proximité chaste sous une même courtepointe, au coin du feu. Juste pour le plaisir de se trouver là, en sécurité entre les bras de son homme, et de pouvoir se gaver de sa présence. Proximité dont elle devait la plupart du temps se passer.

Louis avait quitté la chambre conjugale où persistait un peu de la tiédeur de leur propre foyer presque éteint. Le creux que Louis avait laissé dans le lit trop vaste avait retenu pour Jehanne un peu de l'odeur de son mari, ce mélange de terre boisée et de savon domestique qu'elle aimait tant. Elle y enfouit son visage. Alors, perdue dans ses pensées et caressant les carreaux* délaissés, encore tièdes, elle put enfin se permettre d'aimer son mari. Son Louis. Celui dont l'étreinte trop rare constituait le meilleur des abris. Elle songea à sa grosse patte d'ours possessive lui enserrant la nuque. C'était là sa caresse, un geste tout simple qu'elle ressentait comme un envoûtement. Et, pendant qu'il était là, celui qu'elle aimait, elle se délectait de ses rares paroles et de son visage grave qui n'était pas fait pour sourire. Elle caressait son dos et ses bras noueux et laissait ses doigts folâtrer dans sa chevelure sombre. Pendant un instant, avec ces doux fantasmes, elle parvenait à oublier la crainte que Louis suscitait et la domination physique absolue qu'il exerçait sur elle. Le moindre geste de spontanéité de la part de sa jeune épouse entraînait la plupart du temps un comportement agressif hors de proportions où ordres et gestes menaçants remplaçaient sans transition des caresses ensorcelantes. Sciemment ou non, il ne l'autorisait pas à oublier ce qu'il était. Jehanne devait donc s'abstenir le plus possible de lui manifester trop ouvertement son affection.

Un bon feu ronflait dans l'âtre de la grande pièce que Louis s'était mis à arpenter nerveusement sans s'apercevoir qu'il bousculait des objets. La futaie était invitante en cette journée qui promettait d'être douce et neigeuse. Un temps idéal pour aller y faire un peu de coupe.

— Maître, c'est vous?

La grosse Margot descendait l'escalier en hâte, un bougeoir à la main. Louis repoussa un petit banc contre le mur avec impatience.

— Vous êtes souffrant? demanda la servante.

– Non. J'ai faim. Prépare le déjeuner.

– Mais le père Lionel ne s'est pas encore levé pour l'office.

– Ah oui, l'office. J'oubliais.

Sur ce, il endossa son flotelnel* et disparut dans la nuit encore noire, plantant là une Margot perplexe. Jehanne quitta à son tour la chambre conjugale et chercha son mari du regard.

– Il est sorti, lui dit Margot. Tout va bien, ma tourterelle?

– Oh, oui, ça va. Oui...

La jeune femme vint s'asseoir à table afin de se chauffer au feu allumé par Louis. La servante l'y rejoignit, de même qu'un père Lionel encore un peu égaré. Une bouilloire avait été accrochée au-dessus du feu.

– Bon, il faut que j'aille quérir les œufs, dit Margot d'une voix mal assurée, tout en s'efforçant d'examiner Jehanne à la dérobée.

Elle se couvrit d'un long châle. Le son atténué d'une hache fendant du bois parvint à leurs oreilles. Margot quitta la pièce en emportant une lanterne et un panier vide couvert d'un linge propre.

Lionel et Jehanne se retrouvèrent seuls. Il vint prendre place devant elle. « Cette coiffe la vieillit trop. On dirait une guimpe[†]. Ma belle perle abritée de la lumière dans son écrin fané », se dit l'homme avec lassitude, sans penser que ses propres cheveux, courts et raides autour de la petite tonsure, étaient devenus grisâtres comme s'ils avaient été saupoudrés de cendres ineffaçables pour un long carême.

Il avait, depuis un certain temps déjà, cessé de reconnaître sa Jehanne en cette étrangère qui se laissait de plus en plus glisser par mimétisme dans son rôle de maîtresse de maison exemplaire n'ayant d'autre souci que le confort des siens, et dont la personnalité effacée ne causait jamais aucun remous. Depuis quatre ans, il y avait eu trop de nuits misérables qui s'étaient écoulées goutte à goutte dans une solitude tourmentée. Toutes, elles succédaient à des journées sans histoire qui n'avaient plus rien de commun avec les embrasements de son adolescence. L'âme de la jeune femme devait, pour la première fois, s'efforcer de survivre. Presque vingt ans – toute sa vie – qu'elle devait consentir à abandonner derrière elle, bon gré mal gré, comme un bagage superflu, car il lui fallait essayer de tenir une heure... et une autre encore. Elle se languissait de Louis comme une plante se languissait du soleil de mai, avec lequel il n'avait aucune ressemblance. La veille au soir, pourtant, par la présence du flotelnel* noir suspendu à un clou à l'entrée, Jehanne avait eu le bonheur de voir qu'il était de retour.

Elle dit, d'une voix qu'elle voulait insouciant :

– L'hiver est si ennuyeux pour Louis. Il a bien besoin d'un peu d'air frais.

Elle baissa la tête.

– Va-t-il encore partir? demanda Lionel doucement.

– Je n'en ai pas la moindre idée. Vous savez que mon mari n'est pas un bavard.

– Ça, non. Il s'est absenté deux semaines la dernière fois qu'il est allé en ville. Deux semaines pour une seule exécution.

La jeune femme réprima un frisson de dégoût.

– Je le sais pour lui avoir moi-même fait lecture de l'assignation, dit le moine.

– Il avait sans doute beaucoup d'autres choses à faire là-bas : ce travail d'éboueur qu'ils exigent de lui, le havage*...

– Jehanne, ce n'est pas cela et tu le sais aussi bien que moi.

Elle leva vers lui un regard profondément triste. L'iris gris de ses yeux frémit comme les derniers pétales ternes oubliés sur leurs tiges par la bise maussade de novembre.

– Que dois-je donc vous dire à propos de Louis, mon père, que vous ne sachiez déjà? Nous sommes seuls tous les deux. Ou plutôt il est seul et je suis seule.

– Il ne travaille pas le dimanche, au moins? C'est que je suis un peu trop occupé ce jour-là pour être en mesure de le garder à l'œil. Pourtant, même un mécréant comme lui se doit de respecter au moins le jour du Seigneur.

– Oh, pour cela je n'ai rien à dire. Je ne crois pas que ce soit le Seigneur qui l'ait convaincu, mais au moins il reste à la maison le dimanche. N'empêche que je peux sentir qu'il a hâte que cette journée-là soit passée. On dirait qu'il s'ennuie avec moi. Parfois, j'ai même hâte au lundi. Pas pour moi, bien sûr, pour lui.

– Quel mufle!

– Non, mon père. Il ne fait rien de mal. Il est tout à fait correct avec moi. Mais quand même... heureusement que nous sommes dimanche. J'aurai l'impression d'être une femme mariée pendant au moins une journée.

– Il n'y a rien pour le retenir parmi nous plus longtemps que nécessaire, ni douceurs ni flatteries. Oh non, surtout pas de compliments. Je le sais, j'ai essayé de lui en faire à plusieurs reprises, tous véridiques, bien sûr. Mais à chaque fois il s'est défilé avec une admirable modestie. Soit il regardait ailleurs, soit il se trouvait soudain quelque besogne urgente à accomplir. J'ai bien vite renoncé à ce genre d'approche avec lui.

– La modestie n'a rien à y voir, malheureusement. Je crois qu'il

se défile parce que l'opinion des autres à son sujet n'a aucune valeur pour lui.

Jehanne baissa soudain la tête en roulant des yeux coupables. Elle avait encore trop parlé. Elle se demanda tout à coup si Louis n'avait pas un peu raison de se méfier des conversations qui n'étaient pas strictement indispensables.

— Je n'ai pas voulu dire ça.

Mais Lionel avait compris. Il lui avait été désolant de se rendre compte que le mariage n'avait fait qu'aggraver en Louis des traits qu'il avait souhaité voir s'atténuer à la longue, au contact d'une personne aimante. Son union n'avait fait que jeter dans l'étau cruel des bras de Louis ce qu'il ne pouvait percevoir que comme un objet à contrôler, un objet vivant, frémissant. Louis l'exécuteur, cette fois, s'était fait le maître de la vie. Il ne souhaitait pas tuer. Il se délectait trop de sentir sa petite Jehanne palpiter dans son étreinte. Il la maintenait en vie, il l'entretenait en lui accordant la permission de l'aimer. « C'est l'une des issues aux limites de sa condition d'humain, puisqu'il lui est impossible d'en trouver une autre, songea-t-il. L'exercice d'un contrôle absolu sur un autre être, l'omnipotence que l'on éprouve à l'égard de cet être, voilà qui crée l'illusion de dépasser les restrictions de cette condition. C'est particulièrement vrai pour un individu comme Louis, dont l'âme ne connaît pas la joie. »

Pourtant, Jehanne lui avait certifié que son mari ne trouvait aucun plaisir, fût-il sexuel ou non, à lui infliger de la douleur. Il ne lui avait administré aucune forme de châtement physique depuis le matin de leurs noces. Même si la cruauté pouvait s'exprimer autrement que par la passion du contrôle absolu, sans limites, et par l'imposition d'une douleur physique, ces choses-là n'étaient que différentes manifestations de ce désir d'omnipotence. Cela dit, Lionel avait appréhendé des séquelles chez Jehanne. Elle qui ne pouvait pas se défendre eût pu développer à son tour une certaine forme de méchanceté. Son naturel doux l'avait plutôt fait pencher vers la soumission, ce qui n'était pas forcément une bonne chose; mais le mariage avait aussi accentué en elle certaines vertus telles que la solidarité, la compassion, ainsi que la créativité.

La cruauté de Louis, si réelle cruauté il y avait, échappait à toute forme de classification. Était-il ou non assoiffé de pouvoir? « Un individu cruel ne cherchera à opprimer que les faibles, pas les puissants, se disait Lionel. Or, son travail à lui a fait en sorte qu'il a su mettre à mal les uns et les autres avec la même efficacité, sans distinction notable. Il n'a pas éprouvé davantage de plaisir là qu'à

infliger une blessure à autrui sur le champ de bataille ou en combat égal. Il n'a éprouvé aucune admiration pour les grands de ce monde qu'il a côtoyés et ne s'est soumis à leur volonté que par nécessité. Et il ne démontre aucun mépris pour les faibles. C'est même plutôt l'inverse.»

– Décidément, il est une énigme, dit le confesseur.

– C'est vrai. Mais je me sens en sécurité quand il est là avec ses petites manies.

Lionel sourit. Il eût été trop facile de déduire que Jehanne avait automatiquement adopté à l'endroit de Louis un esprit opposé de soumission, et cela, même si elle donnait toute l'apparence de l'avoir fait. Car un comportement soumis pouvait être trompeur, il pouvait aisément être perçu comme étant à l'opposé d'un comportement dominateur, alors qu'en fait, tous deux sortaient du même creuset; tous deux étaient dus au même sentiment d'impuissance vitale. Il dit :

– Tu veux sans doute parler de sa propension à multiplier les exigences qui font de notre vie à tous une espèce de mécanisme d'horloge où le moindre geste est strictement réglé et prévisible?

– Mon père!

– N'ai-je pas raison de dire ceci? Tout, pourvu qu'il ne soit pas mis en face d'une surprise, ce qui nécessiterait de sa part une réaction spontanée et originale. Ça en dit long. Pense aux compliments.

– Il sait pourtant faire preuve de spontanéité, de créativité et même de solidarité ici et au village.

C'était la vérité. D'instinct, les villageois s'en remettaient à lui pour les aider à régler leurs litiges. Il avait également charge des rares affaires de justice. Pour eux, il était une espèce de seigneur. Mais, comme les gens en général avaient assez peur de lui, ils avaient plutôt tendance à régler entre eux leurs conflits, et cela malgré le fait que Louis s'était toujours montré très juste à leur égard.

– En effet, je le crois capable de spontanéité, de créativité, de solidarité, voire d'amour. J'ai jadis perçu ce même grand amour, ce sentiment de sécurité et de complicité qu'éprouvait le garçon qu'il fut avec Adélie, sa mère.

Il rentra frileusement les mains dans ses manches.

– Comment ne pas ressentir un courant de pitié et de communion irrésistible, absolue, pour cet être éprouvé? J'ai la conviction intime qu'il ne peut exister d'homme complètement mauvais, même s'il détient un potentiel d'inhumanité par l'effet même de son humanité.

La porte s'ouvrit brutalement sur la grande silhouette noire qui rentrait une brassée de bois. Louis se tint un instant sur le seuil et leur jeta un regard soupçonneux.

– Sortir fendre du bois comme ça sans éclairage, alors que nous en avons déjà assez, quelle imprudence! dit Margot qui le suivait avec sa lanterne et son panier.

– J’y voyais bien assez.

Il s’avança vers le foyer près duquel il laissa tomber les bûches qu’il entreprit d’empiler sans dire un mot.

– Bonjour, mon fils, dit Lionel en souriant au dos du géant.

– Du bon bouilleux* chaud, voilà ce qu’il nous faut à tous, dit la servante en se mettant au travail. Le temps d’en mettre à chauffer et j’accours pour l’office.

Pendant que Margot s’affairait, Hubert, Thierry, Toinot et Blandine se manifestèrent à leur tour. En étouffant leurs bâillements, ils se réunirent dans la grande pièce pour descendre à l’église du village assister à l’office quotidien.

Au retour, tout le monde put s’attabler et déjeuner.

– Savez-vous quel jour nous sommes, mon fils? demanda Lionel innocemment.

– Non. Mais je suppose que c’est important!

– En effet, on ne peut rien vous cacher. Nous allons célébrer le premier dimanche de l’Avent et j’envisage quelques préparatifs, dit le moine dont les yeux rieurs scintillaient.

Cela signifiait donc que l’escapade en forêt était remise. Louis maugréa à peine afin de ne pas se montrer trop grossier, puisqu’il s’agissait d’une fête religieuse.

Le bouilleux*, pour Jehanne, avait une amertume tout à fait incompatible avec sa belle couleur dorée.

*

Miscoutine, janvier 1371⁴

Il existait deux types de meuniers: ceux d’eau douce qui, assourdis par la rumeur de l’eau et le tic-tac de la meule, ne chantaient pas, et ceux qui veillaient sur les moulins à vent. Ceux-là chantaient à gorge déployée. Du moins c’était ce que les gens disaient.

Hubert n’était guère du genre à chanter. Cet homme mince et vieillissant était d’une nature plutôt introvertie et, même s’il était fier de ses mains abîmées par les meules, il avait tendance à laisser les extravagances aux autres.

Pourtant, quelques jours après la Nativité, il revint du moulin plus tard que d’habitude et en chantant à tue-tête, si bien qu’on pouvait l’entendre depuis la maison. Deux autres voix s’ajoutaient

à la sienne, accompagnées d'un rebec*, d'un fifre*, d'un tambourin et d'une clochette que l'on agitait rythmiquement :

*Here we come awassailing
Among the leaves so green;
Here we come anwandering
So fair to be seen⁵.*

– J'y vais, dit Toinot aux autres qui, partagés entre l'amusement et l'inquiétude, écoutaient les chanteurs.

Il accourut à la porte et l'ouvrit. Il les regarda approcher, puis tourna la tête pour annoncer aux habitants du manoir :

– Je ne sais pas qui c'est qui rapplique. Hubert nous ramène deux gars. Chacun porte une fardelle* et un faux-visage*.

Encadré de deux visiteurs qu'il accompagnait, en tenant un bras dessus, bras dessous, tandis que l'autre jouait de son rebec* guilleret, Hubert tâchait de suivre leur chant :

*Love and joy come to you,
And to you your wassail too,
And God bless you
And send you a happy new year⁶!*

L'un des deux hommes passait son temps à ajuster, par-dessus sa fausse chevelure hirsute, un bonnet indiscipliné qui refusait avec obstination de lui protéger les oreilles. L'autre portait une calette* en tiretaine*.

Louis, qui jusque-là avait été figé sur place par le refrain, profita de la distraction des autres pour s'effacer dans la cuisine.

– Jehanne, dit-il en lui faisant signe.

Elle hésita imperceptiblement avant de le suivre. Il ferma sur eux deux la porte à battants.

– Ça, par exemple! On dirait bien que c'est la quête de l'agui-laneuf⁷, comprit soudain le père Lionel.

5. « Nous voici qui venons quêter
Parmi les feuilles si vertes;
Nous voici qui venons errer
Si agréables à voir. »

6. « Que l'amour et la joie viennent à vous,
Et à votre offrande aussi,
Et que Dieu vous bénisse,
Et vous envoie une bonne année! »

– Quoi, pas déjà? dit Thierry.

– Mais qui c'est qui a bien pu arriver à faire picoler l'Hubert comme ça, je me le demande, remarqua Toinot, une note d'amusement dans la voix.

– Dame Jehanne! Maître! Que faites-vous donc? appela Blandine joyeusement. Sans vous commander, venez! Venez vite voir!

*We are not daily beggars
That beg from door to door,
But we are neighbours' children
Whom you have seen before⁸.*

Jehanne seule émergea de la pénombre pour s'avancer lentement jusqu'à la porte, comme toute bonne hôtesse était tenue de le faire. Les domestiques s'écartèrent. Son visage était pâle sous sa coiffe empoussiérée par l'usure, et une humidité suspecte sur ses joues semblait avoir été essuyée en hâte.

Le chant se termina et les masques tombèrent. Le joueur de rebec* leur était inconnu. C'était un grand brun dont la longue barbe avait été soigneusement dissimulée sous son cache-nez. Tout le monde reconnut l'autre, cependant. L'amas de soie filasse dévoila un visage espiègle et des boucles rousses que des brins de neige curieux s'empressèrent de venir visiter.

– Mazette! Je vous dirais qu'Hubert sait chanter en anglais mieux que moi! Allez, mon vieux, bois un bon coup. Tu l'as bien gagné!

Avec désinvolture, il fourra un flacon entre les bras du meunier, avant de s'incliner bas devant Jehanne que la surprise fit haleter.

– Mes hommages, gente dame.

Il y eut un moment de silence embarrassé dont il refusa d'admettre l'existence.

Sam avait beaucoup changé. Il arborait fièrement une barbe courte aux reflets dorés qui semblait douce comme un duvet. C'était un homme fait pour les caresses. Il assena à son compagnon une grande claque dans le dos.

– Voici Iain, un bon ami à moi. Père anglais, mère écossaise. Il ne doit pas y en avoir plus d'une centaine comme lui de par toute la Grande Île*. Il ne comprend à peu près rien de ce que l'on raconte

8. «Nous ne sommes pas les mendiants de tous les jours
Qui quêtent de porte en porte,
Mais nous sommes les enfants de voisins
Que vous avez déjà vus.»

ici, mais les Anglais, eux, il les a fort bien compris. On peut dire qu'il a rendu de fiers services à Du Guesclin, même s'il ne le sait pas encore. *Dat virtus quod forma negat*⁹! Eh bien, quoi! La bise vous a-t-elle tous frigorifiés sur place? Mais réchauffez-vous donc, que diable!

Il arracha son flacon des mains d'Hubert et le lança à Thierry, qui l'attrapa.

– Nous ne sommes pas venus ainsi à l'improviste en ce château de Crèvecœur pour faire un charivari*, même si l'envie ne me manque pas, mais pour vous divertir. Pour notre peine, nous ne vous demanderons qu'un bon souper et le plaisir de votre compagnie.

Il s'inclina de nouveau et chancela tant qu'il perdit l'équilibre et plongea tête première dans la congère qui s'élevait à sa droite. Les serviteurs éclatèrent de rire. Sam se releva, son bonnet planté tout de travers sur le dessus de la tête et la figure pleine de neige. Il se mit à mâchonner d'un air niais un brin de menthe sauvage séché pour se donner bonne haleine. Cette fois, même Jehanne ne put s'empêcher de rire comme les autres, malgré l'angoisse qui lui serrait la gorge. Alors qu'elle suivait le groupe qui s'entassait dans la pièce à vivre toute pimpante, elle jeta un coup d'œil du côté de la porte à battants. Elle était restée close. Louis n'avait pas quitté la cuisine.

– Hum, ça sent la Noël ici, ma fille, dit à Jehanne le père Lionel.

Tous deux restaient à la traîne tandis que des conversations animées se télescopaient au-dessus des têtes des autres. Lui aussi avait remarqué la porte fermée.

– Louis doit être en train de nous mijoter quelque chose de spécial, dit Jehanne.

– Voilà en effet de quoi nous mettre en appétit. Mais, tu sais, ce n'est pas exactement cela que je voulais dire.

– Je sais, mon père, je sais, dit-elle en souriant.

Ils regardèrent tous deux en direction de Sam, qui venait d'entreprendre une gigue qu'il enrichit de ses propres improvisations au son du rebec* et de battements de mains. Il tâcha de ne pas se montrer trop réjoui de l'absence du bourreau.

Après la danse, l'Écossais salua et s'épongea le front avant de s'approcher de son hôtesse, dans le but avoué de lui présenter les politesses d'usage.

– Très chère Jehanne! dit-il en pressant entre les siennes ses deux mains opalines.

Il lui sourit affectueusement. Chacun fit semblant de ne pas remarquer leurs regards qui s'accrochaient l'un à l'autre, altérés. Il

9. «Le courage fournit ce que la beauté refuse.»

était après tout son plus vieil ami. Son seul ami. Aucun de ceux du village ne venait plus la voir.

Mais Sam se reprit. Il libéra les mains de Jehanne et recula.

– Nous voici donc, mon compagnon Iain et moi, recrues de fatigue après nous être portés à la défense du *Tristemare*¹⁰, clama Sam bien haut en gonflant le torse.

Il poursuivit :

– Nous sommes affamés de la sollicitude de vieux amis et des apaisants touchers de la belle maîtresse du logis. Dans notre bagage, nous ne ramenons ni fortune ni titres, seulement nos alpagates* et notre *homespun** usés. Mais nous sommes désormais fervêtus* par l'intérieur. Nous serons bientôt les défenseurs de la foi, les bras vengeurs de la justice et les boucliers des opprimés. Tels que vous nous voyez, nous nous sentons déjà l'âme de chevaliers. L'idéal chevaleresque est devenu notre seule quête!

Il leva son flacon sous les acclamations, les rires attendris d'Iain et le rougissement de Jehanne.

– J'ai pour preuve cette jeune fille qui, selon la légende de Perceval, n'a pas ri depuis plus de six ans et qui ne rit à nouveau qu'au moment où elle fit la rencontre d'un homme promis à la plus haute chevalerie.

Il regarda du côté de Jehanne. Le père Lionel, qui avait accepté une écuelle de cidre chaud, trinqua avec eux et dit :

– Ah, voilà qui est fort bien, mais, dis-moi, Samuel, as-tu rencontré un seul chevalier, quelque part sur cette terre corrompue, qui soit parvenu à faire siennes toutes ces admirables vertus?

– Euh... il ne me semble pas en avoir vu, non.

Tous s'esclaffèrent, y compris Sam lui-même, qui se justifia :

– Eh quoi! Il est toujours permis d'en rêver, à cet idéal chevaleresque, puisque nul jamais ne pourra l'atteindre.

– Effectivement. Car, s'il était atteint, ce ne serait plus un idéal, fit remarquer Lionel, stimulé par cette discussion qui promettait.

Le sujet était lancé, et tout le monde y alla de sa repartie. On prit place qui sur des bancs ou une escabelle, qui sur des coffres, pour bavarder. La conversation dériva assez rapidement en direction de la guerre, et l'on oublia bien vite les chevaliers de légende dans leur armure rutilante. Margot fit circuler des gobelets d'hypocras* accompagnés de fruits secs. Sam profita de l'occasion pour aller s'asseoir auprès de Jehanne.

– Ça n'a pas l'air d'aller, toi, dit-il.

– Tu trouves? Mais à quoi vois-tu ça?

Il leva les yeux vers la porte de la cuisine qui était toujours fermée. Jehanne dit :

– Ne te fais pas d'idées, Sam. Nous allons bien.

– Ouais. J'ai vu en Espagne un homme qui lui ressemblait un peu. Le genre d'homme qui se délecte de sang et de malheur.

– Tu veux parler de Pèdre de Castille, n'est-ce pas?

– Tout juste. Il était peut-être riche, mais pour la cruauté, oui, c'est pareil. Sa femme, cette malheureuse Blanche, qui était la belle-sœur du roi de France, tu te souviens qu'il l'a empoisonnée?

– Comment l'oublier?

– C'était un satrape*. Et lui aussi avait une prédilection pour des hardes noires. La seule différence, c'est que les siennes étaient en velours.

– Mais, Sam, tu sais bien que ces vêtements austères sont une obligation reliée à son office.

– C'est un seigneur des ténèbres, et j'ai peur pour toi. Tu n'es pas bien.

Jehanne soupira. Comment essayer de le convaincre, lui ou un autre, que Louis n'était ni un sorcier ni Burgibus*? De tout temps, la croyance populaire avait assimilé les bourreaux à des maléfices, et Louis ne simplifiait pas les choses, puisqu'il exploitait habilement cette croyance.

Jehanne regarda à son tour la porte qui demeurait obstinément close.

– Il ne sort pas, dit-elle.

– Les corbeaux n'aiment pas les réjouissances.

– Ne dis pas ça. Tu le connais mal.

– Et toi, ma Jehanne, est-ce que tu le connais? Le connais-tu vraiment?

Jehanne baissa piteusement la tête. Sam la regardait intensément, avec une avidité qu'il n'avait jamais eu envie de refréner.

– Non, admit-elle.

– L'aimes-tu?

– Arrête, Sam. Je suis très contente de te voir, mais, si tu es revenu pour essayer de tout remettre en question, j'aime autant que tu t'en ailles.

– Ça non. Tu te défends trop, Jehanne, et je ne te lâcherai pas comme ça. Réponds-moi... Je t'en prie.

Elle était piégée dans une impasse. Il valait mieux qu'elle lui dise la vérité qu'il exigeait avec tant d'ardeur, pour ne pas qu'il se méprenne sur son hésitation à lui répondre. Mais, Dieu! qu'elle avait peur de le perdre à nouveau, et cette fois à tout jamais!

– L'aimes-tu, Jehanne? demanda encore Sam.

– Je le vénère, dit-elle tout bas, avec dans la voix une tonalité recueillie qui ne pouvait démentir le sens profond de ses paroles.

Sam rejeta légèrement la tête en arrière pour l'appuyer contre le mur de planches blanchies qui se trouvait derrière eux. Jehanne, elle, suivit des yeux son index fin qui parcourait distraitemment le tracé des volutes de vigne brodées sur son giron. Et elle dit :

– Mais j'essaie de le comprendre et je n'y arrive pas.

– À quoi bon essayer, ma mie? Il n'y a rien à comprendre. Il est creux comme un arbre mort. Que *Seanair** l'ait aimé me dépasse. Lui-même disait qu'il souffrait du mal de saint Acaire*. Dis-moi, Jehanne. Est-ce qu'il...

Le jeune homme ne put terminer sa question et se contenta de lui prendre les mains. Jehanne comprit et répondit :

– J'ai l'impression d'embrasser non pas un homme, mais l'effigie d'un homme. Il est inaccessible.

– Comme tous les tyrans. Il ne vit pas. Il existe. Tiens, pense un peu à Philippe le Bel.

– Tu viens tout juste de le comparer à Pèdre, et maintenant c'est Philippe le Bel.

– Non, mais écoute. On a dit de lui qu'il n'était ni un homme ni même une bête, qu'il était une statue. Voilà. Il est trop assommant. Il n'a vraiment rien à dire, cet homme-là.

– A-t-on tant besoin de parler, Sam?

Il n'insista pas et porta à ses lèvres le gobelet d'hypocras* dont il venait de découvrir la présence dans sa main. Ils portèrent une attention de principe à la discussion qui déjà promettait de tourner en prise de bec amicale. Les esprits s'échauffaient et repoussaient dehors la maussaderie hivernale.

On en était à discuter de la bataille de Najera lorsque Jehanne se tourna de nouveau vers Sam pour dire, comme s'il n'y avait pas eu de pause :

– Je le sais aussi bien que toi, qu'il aurait dû se tenir à mes côtés pour vous accueillir. Mais il est contrarié, et ça, tu ne peux pas lui en faire reproche. Pourtant, j'ai appris à son sujet des choses que toi, tu ignores. Je sais ce qu'il est en train de faire de l'autre côté de cette porte. C'est sa façon à lui de vous accueillir. Il fait de son mieux, Sam.

– Et qu'est-il en train de faire?

Jehanne sourit.

– Du pain.

– Quoi, du pain? demanda Sam en haussant les épaules avec un soupçon d'impatience.

– Sam, tu ne t’en souviens donc pas? Faire le pain est une sorte de passion pour lui. C’est lorsqu’il travaille à la cuisine qu’il m’arrive de le comprendre.

– Ouais, ça peut se concevoir lorsqu’on pratique un métier qui consiste à faire frir des gens tout vifs dans l’eau, l’huile, la résine, le soufre ou je ne sais quoi d’autre.

Jehanne se leva et le quitta brusquement, sans dire un mot de plus, l’abandonnant à son amertume et à son gobelet d’hypocras*.

– Il t’a envoûtée, dit-il assez fort pour faire baisser le ton aux autres.

Jehanne ne se retourna pas et disparut dans la cuisine.

Pendant ce temps, l’Écossais s’était redonné contenance grâce à un petit air accompagné au rebec* qu’Iain avait mis de côté sur un coffre.

– N’est-ce pas là un air sur Pèdre de Castille? demanda Thierry. Sam fit couiner douloureusement le rebec*.

– Ouais, et nous avons amplement de quoi nous en inspirer.

Il reposa l’instrument là où il l’avait pris, se leva et s’apprêta à endosser sa cotte.

– Veuillez m’excuser un instant, dit le père Lionel, interrompant une fascinante discussion à propos de la tour qui venait d’être achevée à Pise pour rattraper Sam avant qu’il ne mît le pied dehors.

– Samuel, pourrais-je te parler?

Il eût été malséant de refuser, même si le jeune homme n’était pas d’humeur à écouter un sermon.

– Oui, bien sûr, répondit-il poliment.

Les deux hommes allèrent s’isoler dans l’appentis qui servait de resserre. Sam prit place sur une caisse tandis que Lionel restait debout. Pour une fois, il ne tourna pas autour du pot :

– Veux-tu bien me dire ce qui te prend?

– Qu’insinuez-vous? demanda Sam en levant vers lui des yeux verts trop honnêtes pour être en mesure de dissimuler un affreux sentiment de culpabilité.

– N’essaie pas. Tu sais très bien de quoi je parle.

Sam baissa honteusement la tête.

– Oui, je le sais.

– Mais quelle sorte d’ami es-tu donc pour oser ainsi jouer les galants et semer le doute dans l’esprit de Jehanne? N’est-elle pas déjà suffisamment troublée comme ça?

– Je suis désolé. Je... j’ignorais qu’elle était troublée.

– Non, au contraire. Tu le savais très bien. Tu cherchais à en profiter et c’est cela que je n’aime pas.

Instinctivement, l'Écossais adopta une posture contrite en croisant très fort ses deux mains sur ses genoux. À plusieurs reprises, il essaya de parler sans y parvenir. Le moine, qui restait debout à dessein, l'intimidait. Sam se sentit indigné de se trouver là. Il avait, encore une fois, fait du mal à Jehanne par sa tendance à ne penser qu'à lui-même. Mais était-ce ne penser qu'à lui-même que d'aimer au-delà de toute raison? Jésus n'avait-il pas lui aussi aimé de cette façon?

Il dit :

— J'ai beaucoup voyagé et vu bien des choses, mon père. Des belles et des moins belles. J'ai aussi connu bien des femmes. Pourtant, il m'a fallu revenir ici pour me rendre compte que je suis toujours le même. Je n'ai pas changé. Par contre, j'ai découvert une chose : Jehanne, elle, m'aime comme je suis. Les autres, non. Pourquoi cela, à votre avis?

— Tu fréquentais moins les tavernes avant. Non, Samuel, je t'en prie, écoute ce que je te dis. Pour une fois que je parviens à m'expliquer de façon concise, profite-en. Iain m'en a glissé un mot.

— Il vous a parlé de ça? demanda le jeune homme, incrédule.

Ses oreilles rougirent et produisirent, sous l'éclat des boucles rousses, un effet curieux. C'était aller un peu loin que de confesser toutes ces nuits mouvementées au cours desquelles les beuveries s'étaient souvent transformées en débauche collective. Orgies qui, au matin, l'avaient abandonné malade de dépit, le cœur en miettes et la tête vide.

Le père Lionel se hâta de préciser :

— Rassure-toi, il n'a pas pu me confier grand-chose. Tu le sais bien. Mais il m'en a juste assez dit pour que j'aie été en mesure de lire entre les lignes. Et Jehanne aussi a compris ce penchant chez toi. Il y a longtemps.

— Je vide un hanap à l'occasion, sans plus. Pourquoi les femmes voient-elles toujours les choses pires qu'elles le sont en réalité?

— Elles voient souvent plus loin que nous, Samuel. Si elles nous donnent l'impression d'être défaitistes, c'est sans doute parce que nous autres, du sexe que l'on dit fort, sommes trop sûrs de cette force. Peut-être les femmes ne nous perçoivent-elles que comme des gamins turbulents. Et je pense qu'elles ont raison là-dessus. Tu vois, j'ai déjà égaré mon esprit de synthèse.

— Je n'arrive pas à en trouver une qui me revient. Elles ont toutes un caractère exécrable dès qu'elles me deviennent plus familières et, à partir de là, elles passent leur temps à rouspéter après moi. C'est ça qui me fait boire, rien d'autre. Alors, du coup, je file.

– Voilà le modèle classique de l'esteuf* qu'on se relance. Quel pitoyable manque d'originalité, Samuel, et dans notre propre maison, encore! Mais ton caractère à toi, mon fils, qu'en fais-tu? Parlez-vous de façon sensée, pour l'amour du Ciel. Dites-vous ce que vous avez sur le cœur. Tu le faisais bien avec Jehanne. Tu peux aussi le faire avec une autre. Que de fois j'ai vu des couples tout juste formés interrompre toute forme de communication verbale une fois franchi le seuil menant à l'alcôve. Pourtant, il faut avoir observé ces mêmes couples alors qu'ils se courtoisaient: quelle éloquence! On dirait qu'une fois les couples formés et prêts à appareiller pour la vie conjugale, tout est dit et ils peuvent se permettre de sombrer dans une existence morne.

– C'est tellement compliqué. Il n'y a rien de simple. Même pas l'amour.

– Surtout pas l'amour, dit Lionel.

*

Hiscoutine, fête des Rois 1371

Louis avait fait du pain et bien d'autres choses encore. À Hiscoutine, on ne s'était guère préoccupé jusqu'alors des festivités hivernales du carnaval telles que la fête des saints Innocents¹¹, mais le retour de Sam avait tout changé. Les jours de réjouissances allaient se succéder jusqu'au carême-prenant, c'est-à-dire jusqu'aux trois jours précédant les Cendres. Cela incluait donc le Mardi gras, qui était la dernière fête avant d'aborder quarante longs jours de privations.

Mais en cette fête de l'Épiphanie, douzième jour après Noël, il restait encore amplement de temps pour s'emplir la panse. Louis s'occupait pour l'heure à confectionner des piles de délicieuses galettes. Les estomacs protestant fort à cause de l'arôme ensorcelant que dégageait la cuisine, Margot servit à tous du vin de merise pour les aider à patienter. Sam annonça à Lionel:

– Ce n'est pas seulement pour faire la guerre qu'on m'a gardé. Tenez, jetez un coup d'œil là-dessus, dit-il en faisant circuler un codex* à quatre plis qu'il avait trimballé dans son bagage. Un noble bourgeois de votre connaissance m'a commandé ceci. Il a nom Nicolas Flamel¹². Je ne l'ai pas terminé.

Le codex* ne contenait qu'une seule petite peinture. Le reste, demeuré vierge, avait été vraisemblablement destiné à contenir une légende. Lionel, qui le regarda en premier, ne fit semblant de rien.

Chacun se fit ensuite un point d'honneur de ne pas y remarquer le bourreau sans cagoule qui tenait les liens de sa victime, un vieil homme aux traits imprécis qu'il conduisait à l'échafaud. L'image était trop indécente par son réalisme. Il eût fallu que les traits du tortionnaire fussent eux aussi anonymes afin d'exacerber ceux de la victime, qui, eux, traduisaient un héroïsme tragique et résigné. C'était ce qu'avait dû jadis exprimer le visage de Firmin.

Lionel dit, avec une neutralité forcée :

– Cette nouvelle forme d'art est très perturbatrice. Regarde ça, Margot.

Lionel lui passa l'image; elle l'observa avec un intérêt non feint. Il dit encore :

– Des visages qui se démentent l'un l'autre, mais qui raillent toute possibilité de bonheur dans un ensemble parfait. Chacun à sa propre manière exprime l'absence d'espoir, mais il n'en est pas moins impitoyable. Ce sont des gens qui ont appris à survivre.

– Il ne s'en fait plus, des gens comme ce malheureux, désormais, dit-elle en rendant l'image au moine. Je parle du prisonnier, comme de raison.

– Eh, nous autres aussi, on veut voir, intervint Toinot.

Lionel lui remit le codex* ouvert.

– C'est mieux ainsi, je crois, dit le moine pensivement. Car de telles gens ne sauraient où trouver leur place dans le monde actuel. Nos combats ne sont plus les leurs.

La peinture semait quelques toux gênées sur son passage.

– Qu'on le veuille ou non, poursuivit Lionel, ce sont des gens comme eux qui ont fait l'histoire. Nous sommes loin de ces récits feutrés racontés du bout des lèvres par des orateurs idéalistes. Eux souhaiteront en rester aux enluminures, et ton livre sera détruit. C'est trop. Il y a quelque chose de terriblement humain dans une image comme celle-là. Comme lors de ces jeux théâtraux auxquels on assiste parfois, les images sont conçues pour stimuler l'appétit de l'imagination et non pas pour le satisfaire. Ce qu'on y montre nous permet d'évoquer la manière dont cela a pu survenir.

– Ah, *Lewis Rewett*, dit tout à coup Iain.

Leur hôte s'avancait en portant un grand plateau sur lequel les galettes chaudes avaient été empilées. Il retira son tablier et prit place à table avec eux. Le codex* avait mystérieusement disparu entre les mains de Jehanne avant qu'il n'eût le temps de l'apercevoir.

Deux cruchons de vin plus tard, alors qu'il ne restait plus que quelques galettes refroidies, Louis porta la main à sa bouche et en sortit la fève, en la tenant entre le pouce et l'index.

– Votre Majesté! s'exclama Jehanne.

Gourmande, elle ne le quittait pas des yeux. L'ivresse l'avait rendue à son exubérance naturelle que nul ne lui avait plus vue depuis longtemps. La réserve que Louis l'avait contrainte à adopter s'effritait devant eux tous comme du vieux plâtre. Elle se leva pour aller décrocher du gui dont elle seule pouvait oser couronner l'homme sévère. Ce qu'elle fit, après quoi elle l'embrassa goulûment. Il se laissa faire et ne fit que lui prendre un peu la main.

– C'est pas du jeu, dit Sam. Il savait dans quelle galette était la fève. Tricheur!

Le jeune Écossais ne put s'empêcher de s'imaginer en empereur déclarant déchu ce roi indigne, une main posée sur un globe, l'autre serrant un sceptre, tandis qu'un chevalier lui tenait au-dessus de la tête une épée nue.

– Non, il ne le savait pas, dit Blandine en levant bien haut son gobelet. Ce n'est pas un gamin comme toi, l'Escot. Vive le roi!

Jehanne resta prisonnière de la main de Louis qui toisait Sam en silence. Elle tenta de l'apaiser en lui posant un petit baiser sur le front et lui dit :

– Louis I^{er}. Pour moi, il n'est de plus grand bonheur que celui-là. Mais, vous savez, je suis un bien petit royaume pour un aussi grand roi.

Le regard noir du monarque d'un jour se désamorça et il en fut le premier surpris. Il leva la main vers sa tête et y prit la couronne qu'il posa sur la coiffe de Jehanne.

– J'abdique pour vous, dit-il, magnanime.

Elle lui sourit, car elle avait compris qu'il renonçait à déclencher des hostilités contre Sam qui, pourtant, faisait tout pour les attiser. Jehanne avait sa façon bien à elle de percevoir les choses. Il lui arrivait parfois d'agir selon son intuition sans que personne d'autre n'arrive à saisir le sens de ses interventions. Ces dernières années avaient vu Louis se familiariser un peu plus avec l'étrange poésie de ses idées.

Iain applaudit et le félicita :

– Bravo, ma dame. Votre *Lewis Rewett*, il a l'esprit *chivalresque*.

– *Shut up, you twit*¹³! dit Sam.

Louis leva son gobelet en guise de remerciement et s'étira pour murmurer quelque chose à l'oreille de sa femme, qui se pencha pour l'écouter :

– Si tous les Anglais prononcent mon nom comme ça, j'espère qu'il n'en viendra pas d'autres.

13. «La ferme, andouille!»

Jehanne s'étouffa de rire dans son mouchoir.

L'après-midi passa en musique et en giges ponctuées du bavardage de ceux qui ne dansaient pas, en l'occurrence, Lionel et Louis. Mais comme ce dernier, lorsqu'il n'était pas occupé ailleurs, n'ouvrait guère la bouche, ce fut au moins seul de distraire les danseurs qui, parfois, venaient s'asseoir à table pour se reposer et boire un coup. Jehanne, elle, s'était permis de faire les honneurs de la danse au son du rebec* d'Iain et du vieux bodhrán* d'Aedan. À plusieurs reprises, le moine avait failli céder à la tentation d'aller la rejoindre. Finalement, il s'assit à table et passa près de renverser un plat de beignets avec son bras.

– Tiens, je n'avais pas remarqué qu'ils étaient là.

– Je viens de les faire, dit Louis.

– Vraiment? Vous étiez donc encore à vaquer dans la cuisine, mon fils? Ça non plus, je ne l'avais pas remarqué. C'est vrai que la nuit tombe déjà, dit Lionel en mordant dans l'une des petites boules d'or cuivré dont l'intérieur était si blanc qu'on l'eût dit prélevé dans la neige.

Louis avait broyé au mortier du sucre de Chypre, des amandes et des restes de pain de froment rassis au levain qu'il avait ensuite mélangés à des œufs battus. Pendant que les autres dansaient, il avait confectionné de petites boules de pâte qu'il avait mises à frire dans du saindoux. Le résultat était un monceau de jolies pépites aussi attrayantes pour l'œil que bonnes au goût. Louis avait tôt appris que l'apparence des aliments jouait un rôle primordial dans leur appréciation.

– Ah, vous avez le don de nous donner faim même quand on a trop mangé. Je me demande qui de nous deux est le plus grand pécheur : vous qui me tentez ou moi qui succombe à la tentation?

– Ne me demandez pas ça. C'est vous l'expert en matière de religion.

– Oh, expert, expert... c'est un bien grand mot.

Les yeux sombres du confesseur se posèrent sur le visage de Jehanne qui, elle aussi, avait été attirée par les beignets. Ils s'y arrêtaient, puis repartirent vers un point lointain qu'eux seuls pouvaient voir. La jeune femme aimait ce regard de vagabond ailé.

– Dites-nous, père Lionel.

– Quoi ça?

– Ce qui vient tout juste de vous passer par la tête, là.

– Oh, ce n'était rien. Je pensais bien orgueilleusement à moi. Cela doit être à cause de la musique. C'est que j'ai autrefois rêvé de me faire ménestrel, vous savez.

Sam tendit le bras, à la gauche de Louis qui était demeuré debout, pour prendre un beignet et dit, en s'asseyant :

– Quoi, c'est vrai? Vous, ménestrel? Racontez-nous donc ça.

– C'est qu'il y a très peu à dire, puisque je ne le suis pas devenu.

Jehanne eut envie de demander: «Mais là, ce regard, que signifiait-il? À quoi pensiez-vous pour être subitement redevenu si jeune?» Au lieu de quoi, elle souffla :

– Dites-nous le peu qu'il y a à dire.

Lionel comprit d'instinct ce que le fait de parler ouvertement de lui-même impliquait : sa douce petite Jehanne cherchait à combler la vacuité laissée dans sa vie par le mutisme de son mari. Lui ne faisait jamais de confidences. Après une seconde d'appréhension, le moine dit, en s'adressant exclusivement à Jehanne :

– Il me souvient du joli temps d'autrefois, trop vite enfui, hélas... À cette époque, vous disais-je, je rêvais de me faire ménestrel ou bateleur.

Il rit doucement.

– Seulement, mes parents ne trouvaient pas l'idée de leur goût. Mon père, surtout. Tu comprends, l'honneur de la famille. Les artistes, encore plus que les paysans et même les mendiants, sont la lie de l'humanité...

– Pas tout à fait, interrompit Louis.

– Enfin, presque. Il y a bien aussi les cagoux* ...

– Et ceux qu'on traite comme tels, dit encore Louis.

– Bon sang, taisez-vous donc, enfin, et laissez-le placer un mot! dit Sam avec impatience.

Pour une fois que cet insupportable bourreau parlait, il fallait que ce soit au plus mauvais moment. Pour toute réponse, Louis administra à Sam une claque derrière la tête comme lorsqu'il était gamin. Son beignet à demi mangé roula sur la table. C'était d'autant plus humiliant qu'il valait mieux ne pas répliquer.

Lionel et les autres firent semblant de n'avoir rien vu, et le moine reprit :

– Hum... Comme je le disais, même si je me sentais l'âme plus vagabonde que le vent, mes parents désapprouvaient mon choix. Il suffisait déjà amplement que ce couple exemplaire ait périclité pour une autre raison – un mariage obligé – sans qu'il ait de surcroît à subir cette humiliation. J'ai donc renoncé à mon projet. Cela dit, ce n'était pas parce que mes parents savaient quoi faire de moi. J'étais l'avorton, le bon à rien de la famille, vois-tu, ce que mon père se plaisait constamment à me rappeler à force de coups de pied au c... euh, pardonne-moi cette grossièreté.

Jehanne rit à son tour.

– Cela ne fait rien. J'aime à vous écouter parler. Vous êtes un magicien des mots.

– Dis plutôt que je patauge dans la rhétorique. D'ailleurs, ton mari trouve que mes prêches sont trop longs.

– C'est vrai, dit Louis qui sirotait un peu de vin.

Jehanne renchérit :

– Comme de raison, puisque l'on ne peut pas, comme vous le souhaitez sans doute, expédier l'office en moins de dix mots. Non, laissez, je n'ai rien dit. Continuez, s'il vous plaît, mon père.

– Fort bien. Comme je le disais, les premières années de ma vie ont été consacrées à mon postérieur. Pour pouvoir chanter, il fallait que j'aie me cacher dans les dépendances. Or, voilà qu'un beau jour une brise malicieuse porta la mélodie que je dédiais à un four dont la réceptivité était des plus discutables... jusqu'aux oreilles diaphanes d'une jolie demoiselle, dont je m'épris aussitôt que je la vis en train de m'applaudir depuis la grille derrière laquelle elle se tenait.

Les yeux de Lionel explorèrent ardemment l'horizon que leur offraient les volets fermés sur la soirée hivernale. Il ajouta, d'une voix enrouée :

– À partir de cet instant-là, je n'ai plus chanté que pour elle. Ma jolie demoiselle! Ah, Jehanne, que de moments exquis nous avons partagés! Elle était d'une intelligence phénoménale. J'avais même commencé à lui apprendre à jouer de la flûte. Je lui en avais fabriqué une rudimentaire avec un roseau. Moi, je chantais et je jouais du tambourin. Nous étions vraiment faits pour vivre ensemble, en parfaite harmonie, dans tous les sens de l'expression.

Il soupira en regardant droit devant lui et déglutit péniblement. Jehanne perçut le changement et s'abstint de regarder en direction de Sam. Au lieu de quoi, elle sourit à son mari qui les honorait rarement de sa présence lors de ces longues heures d'hiver passées à écouter raconter des histoires. Lionel reprit :

– Je n'étais qu'un jeune coq imprudent et sûr de son bon droit. Ma vie n'appartenait qu'à moi et il me plaisait de la lui consacrer, à elle. Nous nous apprêtions à partir tous les deux de par le vaste monde. Ma jolie demoiselle était issue d'une famille de bourgeois aussi respectable que la mienne, mais elle avait eu le bonheur de recevoir une éducation plus raffinée que la moyenne des jeunes filles. Ce fut peut-être cela qui lui rendit l'aventure attrayante. Elle voyait plus loin que le bout de son nez et elle se plaisait à échafauder en ma compagnie toutes sortes de rêves, plus saugrenus les uns que les autres.

Il se tut un instant pour regarder Sam, dont les oreilles rougirent.

– Les idées coulaient de ma bouche comme cervoise d'un goulot

de taverne. Ma belle croyait à mes élucubrations qui étaient aussi emberlificotées qu'un écheveau mal fait. Mais moi aussi, j'y croyais. Malheureusement, d'une façon déraisonnable. Cette arrogance m'a coûté très cher. La chose a fini par s'éventer : j'avais, disait-on, porté atteinte à la réputation d'une pucelle. En outre, cette jeune fille était fort convoitée par plusieurs étudiants dont la parenté était très influente. On se hâta donc de nous séparer. Ils la donnèrent à un autre et j'entrai au cloître.

– Pourquoi ne vous ont-ils pas laissés ensemble? Vous auriez pu vous marier.

– Ce n'était pas dans l'ordre des choses. Mon père trouvait que ma faible constitution ne m'autorisait pas à prendre la relève de son commerce. C'est mon frère qui en a hérité. De toute façon, cela ne m'intéressait pas à l'époque. On me trouvait aussi trop irresponsable pour les affaires et on me croyait incapable d'assumer la charge d'une famille.

Son doigt suivit lentement l'une des rainures de la table polie à la cire d'abeille.

– J'ai longtemps maudit la générosité de mes parents envers ma communauté. Je trouvais qu'elle m'emprisonnait. Jusqu'au jour où j'ai admis que sans elle je n'eusse été bon à rien. Je n'étais pas fait pour vivre dans le monde. Moi, je ne voulais que chanter, disaient les gens. Alors, j'offris ma voix à Dieu.

Son doigt s'arrêta, hésita, tourna en rond autour d'une zone où la rainure avait reçu un coup.

– Mais Dieu non plus n'en voulut pas. Comment aurais-je pu Lui en faire reproche? C'est une chose plutôt insultante que celle de se faire offrir un cadeau qui était destiné à un autre. Et ma voix s'éteignit. Pendant très, très longtemps. D'avoir dû renoncer à mon rêve me fit prendre un rôle de moine modèle qui me seyait si bien que je pris un plaisir presque malsain à m'y complaire : je cherchais à appesantir davantage mon fardeau, il fallait que je paye le prix, que je souffre pour tout le mal que j'avais fait aux miens. Je me tus pour ne pas avoir parlé quand il eût été temps de le faire.

Il soupira.

– Quand tu es venue, Jeannette, tu ne peux t'imaginer à quel point le désir de chanter, de déclamer, de te chuchoter toutes sortes d'innocentes bêtises m'a tourmenté.

– Vous auriez dû.

– Sans doute. Mais, vois-tu, je cherchais sans trêve à expier ma faute. On eût dit qu'il n'existait nulle part de peine assez grave pour moi. Je ne parlai pas davantage lorsque, quelques années

avant ta venue, le monastère hébergea pendant un certain temps un garçon qui m'était devenu très proche.

Il fit une pause et regarda Louis. Cela passa inaperçu.

– Je n'ai jamais expié. La faute est toujours là et je parle plus que jamais... J'ai un peu trop bu, je crois. Il eût sans doute mieux valu que je fusse demeuré muet.

– Ça, non! intervint Jehanne. Pourquoi dites-vous cela?

Lionel regarda Louis de la part de qui il attendait une saillie qui ne vint pas. Il répondit :

– Pour rien. Un moine n'a pas d'identité. Au cloître, j'ai dû revêtir un habit qui ne me convenait pas. Mon nom ne m'allait plus. Néanmoins, j'ai dû les porter tous deux et apprendre à m'y sentir à l'aise.

– Je ne comprends pas.

L'index de Lionel quitta la rainure de la table et se mit à errer au hasard sur le bois lisse.

– Moi non plus. Pas encore.

– Trop compliqué pour moi, tout ça. À plus tard, dit Louis en vidant son gobelet et en se détournant.

Lionel le regarda s'éloigner et dit :

– Je l'ai mis mal à l'aise. Toutes mes excuses.

Il venait de réaliser que la musique s'était tue et que tout le monde s'était réuni à table pour l'entendre, même Iain.

– Mais pas du tout, dit Sam en secouant le moine amicalement et en le prenant par l'épaule afin de lui arracher un sourire. Pour ma part, après avoir entendu une histoire comme celle-là, je vous trouve beaucoup plus sympathique. On se comprend.

– Sortons faire un tour pour nous dégourdir les jambes et nous aérer un peu les idées, proposa soudain Hubert.

Ceux que l'idée tentait décidèrent de suivre cet exemple. Lorsque Jehanne remarqua que seul Louis ne manifestait aucun signe de vouloir se joindre au groupe, elle décida de profiter de l'occasion pour rester un peu seule avec lui. Dès que les autres furent sortis, elle le rattrapa par le bras avant qu'il ne s'avisât de s'affairer à quelque nouvelle tâche culinaire. Il se laissa entraîner vers un banc et asséoir par Jehanne, qui se tint entre ses jambes et appuya les mains sur ses épaules. Louis dut lever la tête pour la regarder. Elle sourit.

– Louis, dites-moi, à quoi pensez-vous en ce moment?

– À rien, répondit-il, les yeux un peu écarquillés.

– C'est Sam qui aimerait vous entendre dire cela.

Elle rit.

– Ce n'est pas possible de ne penser à rien. Je le sais pour l'avoir déjà essayé. Et vous?

- Oui, j'ai déjà essayé.
- Et qu'est-ce que cela a donné?
- Rien...

Ses yeux brillèrent et il grogna. Jehanne éclata de rire et songea: « La voilà, Sam, l'utilité d'une légère ivresse. La voilà. Ce n'est pas du tout ce que, toi, tu fais. » Il y avait de ces fois où il était bon que les inhibitions prissent un peu congé.

Louis dit encore :

- J'aimerais réussir à ne pas penser. Tout serait plus facile.

Jehanne cessa brusquement de sourire et se plongea tout entière dans le regard intense de son mari. Pour la première fois, elle en vit l'éclat minéral céder et se mouiller de bruine. Son visage n'était plus le même.

- Êtes-vous sérieux, Louis?
- Si je le dis, c'est que je le pense.

Il haussa les épaules. Elle les lui pétrit affectueusement et dit :

– Vous aussi, vous auriez un grand nombre de choses à me raconter.

Le regard de Louis étincela à nouveau, et un rictus déplaisant lui retroussa un coin de la bouche.

- Ha! Quelle farce!

– Je n'arrive pas à vous comprendre. Tant de méfiance... On dirait que vous cherchez toujours à vous battre contre quelque chose, même lorsqu'il n'y a pas lieu de le faire.

– Je passe ma vie à lutter. Aitken n'est qu'une personne de plus à m'en vouloir parce que j'existe.

Jehanne ne sut que répondre à cela. Elle essaya de tempérer les choses :

– Mais vous savez bien qu'avec moi il n'y a aucun danger. Allez donc, j'aimerais bien en apprendre un peu plus à votre sujet. Parlez, je ne sais pas, moi, de votre famille, ou de vos premières amours, tiens, pourquoi pas! Je promets de ne pas en être jalouse.

Taquine, elle enroula autour de son doigt la mèche errante qui lui barrait le front.

– Voulez-vous arrêter de penser, maintenant! ordonna-t-il d'une voix caustique. Vous inventez trop de choses. Ça suffit!

– Voyons, Louis, vous m'offensez. J'ai quand même appris à me servir de mon imagination de façon intelligente. Je sais différencier la vérité des fabulations. Or, c'est par vous-même que j'ai appris que l'on vous a fait beaucoup de mal. Mais j'en sais si peu à votre sujet!

- Vous en savez bien assez.

– Non. Le père Lionel m’a un peu parlé de vous, puisque vous refusez de le faire.

– Encore lui...

– Je sais que c’est de vous qu’il parlait quand il a dit qu’un garçon est allé habiter à l’abbaye avant moi. Il m’a aussi dit que votre père cuisait le meilleur pain de Paris.

Les mâchoires de Louis se serrèrent.

– Je ne parlerai pas de mon père. Taisez-vous.

Sans qu’elle sût pourquoi, Jehanne ressentit soudain une vague crainte en voyant l’homme qui était assis devant elle. Des larmes inopportunes lui montèrent aux yeux. Elle se sentit terrassée. Louis, qui s’était raidi sous ses caresses, attendit sans rien faire. Quand Jehanne se redressa à son tour, ce fut pour contourner le banc. Elle enlaça son mari qui n’avait toujours pas bougé.

– Oh, Louis, je vous demande pardon. Je n’ai pas voulu vous faire de peine. J’aurais dû m’en douter.

– De quoi, ça?

Il cligna des yeux. «Je cesse de penser», se dit-il comme un ordre. Mais là encore, il fut incapable de faire taire son âme. Elle parla à sa place dans son silence: «Tant mieux pour toi si tu crois que c’est de la peine que j’ai. C’est aussi bien comme ça.»

Il abandonna sa tête contre la poitrine étroite de Jehanne, qui lui posa une main fraîche sur le front.

Un peu plus tard dans la soirée, alors qu’on en était aux prémisses d’un copieux souper, Louis dut prendre la précaution de sortir pour aller chercher le père Lionel qui n’était pas rentré de la promenade en compagnie des autres.

– Commencez sans moi. Servez-vous pendant que la porée* est chaude, dit-il avant de poser sur la table une grosse miche de pain noir qui devait bien peser dans les trois kilos.

Il marcha jusqu’à la porte pour disparaître dans la nuit avec une lanterne.

C’était une soirée d’encre qui eût été inquiétante sans les lueurs colorées des nombreux lumignons que l’on avait accrochés aux branches. Quelques flocons voletaient parfois, pareils à une poussière de soie. Ils semblaient ne jamais se poser nulle part et finissaient par s’égarer dans l’air calme.

Personne en vue. Des traces embrouillées menaient en bordure du bois. Tandis qu’il les suivait, Louis se demanda comment le moine avait pu faire pour se tracer un chemin si vite en s’enfonçant dans la neige avec sa longue coule, dans l’état où il se trouvait.

La neige devenait plus profonde là où les premiers arbres l'avaient retenue contre le gré du vent. Il entendit un petit bruit sur sa droite et leva bien haut sa lanterne.

Lionel éclata de rire presque à ses pieds. Son haleine créa de petits nuages qui allèrent rejoindre les rares flocons à mi-chemin dans le bouquet de minces faisceaux que produisait l'esconse* haut perchée.

– Je me suis pris les jambes dans je ne sais quoi et je suis tombé. Je crois bien m'être un peu endormi.

Il se releva péniblement, sans aide, et sourit à Louis. Il rejeta son capuce. Sa coule noire était couverte de neige.

– Et voilà. Comme c'est curieux. Je me sens aussi souple que lorsque j'avais vingt ans. Ce sont là les effets d'une fontaine de Jouvence connue de nous seuls, mon fils.

– Votre fontaine, c'est du vin, dit Louis. Rentrons!

Il prit le moine par le bras avec une certaine rudesse.

– Je ne parle pas de ça, mais du reste, mon fils. Mon récit de tout à l'heure m'a fait le plus grand bien.

– Tant mieux pour vous.

– C'était presque, oserai-je l'avouer, comme en confession. Sur le coup, j'en ai éprouvé une certaine crainte, puis une lourdeur, celle du regret d'avoir un peu terni notre belle fête avec ces choses tristes..., mais je constate en ce moment même combien j'ai eu tort.

Un gaz stomacal monta dans la gorge de Louis, qui hoqueta. Il s'arrêta et se pencha pour poser sa lanterne sur un tronc couché. Il prit une poignée de neige qu'il se mit dans la bouche afin d'en chasser les relents de mangeaille datant du midi. Lionel s'arrêta aussi sans y prêter attention.

Lorsqu'ils se remirent en marche, Lionel était toujours soutenu par le bras. Le moine en prit tout à coup conscience. Il s'arrêta à nouveau et leva des yeux humides vers Louis.

– Ça alors! Je devrais m'adonner à ce vice plus souvent, dit-il.

Louis lui lâcha le bras et fronça les sourcils d'un air désapprobateur.

– Ne me regardez pas comme ça, dit le bénédictin. Vous savez bien que je blaguais.

Il continua à tituber en avant, sans Louis, et dit, d'une voix morose :

– Oh, et puis après tout, je me demande bien en quoi cela pourrait vous incommoder.

Un chat tacheté, surnommé Scribouillard par Lionel, leva la tête. Tout occupé qu'il était à nettoyer la partie noire de sa fourrure

près d'une épaule, il considéra avec quelque attention la porte derrière laquelle il venait d'entendre un bruit insolite. Comme il ne s'en produisit pas un deuxième, le chat se concentra à nouveau sur la toilette de son pelage luisant et déjà passablement humide.

Jehanne s'était isolée dans la chambre conjugale afin de se rafraîchir un brin. Elle préférait attendre le retour de Louis avant de manger. De toute façon, elle n'avait pas très faim.

Après sa toilette, elle s'assit sur le grand coffre qui trônait au pied du lit. Elle caressa le dos mince du codex* que Sam ne lui avait pas encore réclamé. Elle le retourna et se mit à tracer machinalement du doigt les contours de la peinture. Son index s'attarda sur les épaules de l'homme imberbe qui représentait la victime, puis sur son visage étrangement résigné, mais encore suppliant, tourné vers l'échafaud. Le bout du doigt descendit vers ses poings liés et suivit la corde qui allait s'enrouler autour de la large main du bourreau. Il fit une pause sur le floternel* noir, remonta le long du bras et, enfin, atteignit le cou qui était à peine exposé. Jehanne examina longuement le visage du géant : il avait été figé dans une expression d'indifférence glaciale. Comme si ce qui se passait ne le concernait en rien. Son regard se portait au-dessus de la tête de sa victime; l'illustrateur devait avoir tenu à bien signifier que Louis ne ressentait ni colère ni compassion lorsqu'il exerçait son métier. Seul un léger rictus lui retroussait le côté gauche de la bouche. Jehanne n'y toucha pas. Elle n'avait jamais aimé cette espèce de grimace qu'il lui arrivait de faire parfois. L'ensemble de l'œuvre évoquait une cruauté implacable. La jeune femme soupira et contraignit son attention à se diriger sur la canne rouge que Louis tenait appuyée contre son épaule comme une arbalète. Finalement elle se leva et sortit rapidement dans la cour pour voir si les deux hommes s'en revenaient.

*

Le codex* avait tant de choses à exprimer lorsqu'on prenait le temps de bien l'étudier. Jehanne avait l'impression que, malgré la raideur de son maintien, le bourreau menaçait subtilement de frapper le malheureux avec sa canne à pommeau d'étain. Peut-être même l'avait-il déjà fait. Elle pouvait presque le voir bousculer le captif trop hésitant à petites poussées retenues, tandis qu'il regardait devant lui d'un air ennuyé. Jehanne se rendait compte qu'à force de chercher à rejoindre l'âme de son mari, elle s'était perdue elle-même. Elle n'était plus trop certaine de ce qu'elle attendait de la vie. Le retour de Sam et son codex* ne faisaient qu'amplifier ce questionnement.

Avec tout cela en tête, Jehanne se coucha et s'assoupit.

– Avancez, messire, avancez.

Cette voix grave, aimable, elle la reconnaissait.

– À genoux, petite sotte, et cherchez, lui ordonna soudain Louis qui avait émergé du codex.*

Il imita méchamment le geste qu'elle avait elle-même vu faire jadis par Sam, alors que ce dernier l'avait incarné devant les enfants du village : il la fit se prosterner devant lui en lui pressant le bout ferré de sa canne contre la nuque. Cela la contraignit à tourner la tête et elle sentit contre sa joue la dalle froide du plancher.

Et elle se mit à analyser frénétiquement le dallage en le balayant du plat de la main tandis que lui restait planté là à la regarder faire. Ne trouvant rien, elle palpa précautionneusement tous les coins et alla jusqu'à insérer sa main dans un trou de souris.

– Rien. Il n'y a rien du tout ici, et j'ai les genoux en compote. Je ne passerai pas toute la journée à ramper comme un cafard pour te faire plaisir, Louis Ruest, dit-elle.

Il restait debout derrière elle et la regardait de haut.

– Que cherches-tu donc? demanda-t-elle.

– Aucune idée. C'est toi qui cherches, pas moi.

Jehanne reprit son souffle, le corps trempé de sueur. Elle éprouvait fréquemment, lorsqu'elle était seule, ce genre d'émois invraisemblables qui lui étaient d'autant plus difficiles à supporter qu'ils se composaient de sentiments contradictoires. En elle bouillonnait un mélange chaotique, instable, fait de crainte et de respect, de répulsion et d'attirance, d'hostilité et de compassion pour l'être impitoyable qu'était son mari. Il était des fois où cela lui rendait presque tangible à ses côtés la présence sévère et tourmentée de l'homme en noir.

Louis reposait paisiblement à ses côtés, couché sur le dos. Elle n'osa pas bouger. « Quel cauchemar atroce », se dit-elle, tout en sachant fort bien que les choses devaient se passer ainsi dans la réalité. Elle déglutit péniblement en gardant les yeux fermés pour ne pas voir son mari. Elle n'eut pas conscience qu'elle s'était remise à somnoler.

Quelque chose comprimait sa poitrine. « C'est impossible. Il est là, juste à côté. Il dort, tout comme moi. » Elle rouvrit les yeux.

Une main rouge appuyait sur sa poitrine. En un instant, elle aperçut aussi l'homme en noir, sa hache à la main. Son visage exprimait, malgré son austérité naturelle, un profond désarroi.

– À l'aide, crut-elle l'entendre dire.

Elle se réveilla en sursaut et s'assit dans le lit.

Louis ne s'était pas levé, comme il le faisait si souvent. Il dormait toujours, le visage un peu tourné vers elle, parfaitement immobile. Elle se demanda s'il dormait vraiment, avec ses yeux qui restaient souvent à demi ouverts. Elle avait depuis longtemps constaté ce fait chez lui. La plupart du temps, ils étaient fixes. Pourtant, elle eût pu aisément se persuader, sous la lueur flageolante du chaleil*, que son regard étrange suivait ses moindres déplacements. Cela ne devait être qu'une illusion, car Louis respirait profondément et ne bougeait pas du tout.

Mais il était d'autres fois, et c'était le cas en ce moment même, où la respiration de Louis devenait inégale et où ses yeux se mettaient à rouler avec affolement dans leurs orbites. Ils pouvaient aussi subitement cesser tout mouvement et, pendant quelques secondes, se braquer droit sur elle en vacillant.

Elle n'avait jamais pu s'habituer à le voir dormir. Cela avait quelque chose d'angoissant.

Le sommeil la fuyait. Elle demeura assise auprès de Louis et surveilla ses moindres tressaillements, depuis le tic qui lui refermait les doigts jusqu'à une espèce de petit froncement des sourcils. Il regarda de droite à gauche, de gauche à droite, et ses paupières frémirent. Elle se demanda si cette légère agitation était le fait d'un rêve en cours et, si tel était le cas, de quoi il pouvait bien rêver, lui qui avait affirmé catégoriquement ne pas être sujet aux vagabondages oniriques. Comme chaque fois qu'elle le voyait ainsi, elle fut prise de l'envie de le réveiller, de l'extraire d'une expérience qui n'avait pas l'air plus agréable que celle qui venait de lui arriver à elle.

Elle se pencha au-dessus de lui.

Il s'accrochait au pendu dont il avait fait céder les vertèbres sous son poids. Pour une raison ou une autre, il ne s'y était pas pris de la manière habituelle. Mais peu importait : c'était chose faite. Encore une fois.

Mais au lieu des exclamations de la foule, il y eut le silence.

Louis se rendit alors compte qu'il était seul. Seul et suspendu à ce mort qui se balançait doucement sous son étreinte. Son souffle tiède caressait la poitrine désormais immobile.

Il leva les yeux vers sa victime. Son cou cassé lui donnait un air recueilli. On eût dit qu'elle posait sur lui un regard affectueux. Une mère foncée s'agita sous la brise. Ce visage, il le connaissait.

C'était le sien.

— Non!

Pris de panique, le bourreau ne sut comment il parvint à la fois à

couper la corde et à tenir debout dans ses bras le corps inerte. Il le secoua doucement et palpa sa gorge d'une main fébrile en une quête qu'il savait perdue d'avance. La tête rejetée en arrière, langue pendante, bouche bée sur un dernier souffle dont il l'avait privée, sa victime posait sur lui ce regard figé qu'elles avaient toutes. Pour la première fois, il put voir clairement son propre visage. Celui qu'il n'avait jusque-là jamais vu autrement que par l'intermédiaire imparfait d'un miroir en étain poli. Et ce visage, c'était celui d'un mort. Il n'avait pas su le reconnaître avant. Et désormais il était trop tard. Trop tard. Il se sentit perdre le souffle et sombrer.

– Dieu, aidez-moi. Dieu, aidez-moi.

Ses appels de plus en plus frénétiques se changèrent en hurlements paniqués. Le défunt disparut et tout devint noir. Louis eut le temps de sentir son âme se dissoudre dans les larmes qui lui inondaient le visage avant d'être à son tour anéanti.

Ses yeux s'étaient immobilisés sur elle et son souffle s'était suspendu. Jehanne n'aima pas cela. Elle lui caressa doucement la joue.

– Louis? appela-t-elle tout bas.

Il sursauta et ses yeux s'ouvrirent tout à fait. Mais l'homme ne semblait toujours pas la voir. Sans prévenir, il empoigna Jehanne par sa longue natte et la tira brutalement à lui. Surprise par ce geste inattendu qui en était un de défense instinctive, elle tomba sur lui. Son coude mal placé lui écrasa les parties génitales.

– Ahh!

Ce cri, il était terrible. Parce que c'était sa voix à lui, et Louis n'avait jamais crié. Cela devait lui faire très mal. Jehanne en fut glacée jusqu'aux os. Elle demeura figée dans la posture à laquelle il l'assujettissait toujours en tirant sur sa natte. Il se tourna un peu sur le côté, dos à elle et, gémissant tout bas, se recroquevilla en position fœtale.

– Je... je suis désolée. Louis, je suis désolée, souffla-t-elle.

Mais Louis n'entendit pas. Il n'avait pas même eu tout à fait le temps d'émerger de son cauchemar. D'abord, il y avait eu cette angoisse, toujours la même, et cette annihilation de son être... ce noir absolu dans lequel il s'était enfoncé. Cette fois, avant de disparaître tout à fait, il avait été happé par les flammes de l'enfer où il se consumait dans d'atroces souffrances.

– Louis, je vous en prie... laissez-moi vous soigner. Peut-être que quelque chose de froid...

Son mari ne cessait de haleter. Il allait la battre, c'était certain. Cette fois, elle n'avait aucune chance d'y échapper comme cela avait toujours été le cas jusqu'à présent. Elle jeta un coup d'œil effrayé à la ceinture qu'il avait accrochée à l'une des chevilles du mur.

Elle tendit la main pour caresser les mèches éparses qu'elle arrivait à atteindre sur l'oreiller.

Soudain, il se retourna brutalement sur le dos. Ses yeux exorbités luisaient de façon anormale. Ses traits exprimaient un désespoir infini, celui de quelqu'un qui se sent mourir.

– Louis? Louis?

Il cria de nouveau, plus fort. Mais ce n'était pas un cri de douleur. Cela ressemblait plutôt à un appel de détresse. Il repoussa Jehanne d'un coup de bassin et ses doigts se crispèrent dans ses cheveux. Pendant d'interminables secondes il demeura immobile dans une posture invraisemblable : son corps était si arqué qu'il ne touchait plus le lit que des épaules et des pieds. Puis il retomba. Il se mit à donner de grandes secousses rythmiques, d'une force surhumaine, avec les bras et les jambes. Ses doigts restaient toujours pris dans la natte qui s'était défaire.

Jehanne était pétrifiée. Elle se laissa secouer un court instant avant de remarquer les affreux grognements qu'il s'était mis à émettre. Elle jeta un coup d'œil sur lui à travers le rideau de ses mèches hirsutes. Il avait les mâchoires serrées. Ses lèvres n'étaient plus qu'un mince trait aux coins duquel moussait de l'écume blanche. Ses yeux à demi ouverts étaient tout blancs.

Elle ne se rendit pas compte tout de suite qu'elle s'était mise à hurler et à se débattre. Mais lui n'entendait pas. Il ne lâchait pas. Elle eut à peine conscience de l'arrivée du père Lionel et des domestiques. Margot avait eu le temps d'emporter un bougeoir. Avec grande difficulté, Thierry extirpa les doigts de Louis de ses cheveux emmêlés et Margot la prit en charge. Elle l'emmena hors de la chambre et les autres l'y suivirent à la requête du père Lionel, qui resta seul avec Louis.

Ses prières récitées d'une voix douce se joignirent aux grognements de Louis et les convulsions finirent par délaisser le corps du géant.

Lionel s'approcha avec un linge humecté dont il essuya avec tendresse le visage de l'homme inconscient. La respiration de Louis était sifflante, mais ses iris sombres étaient de nouveau à peu près visibles. Le moine, qui avait déjà été témoin de ce malaise, essuya l'écume qui maculait son menton et le col brodé de sa chemise de nuit. Après quoi il s'assit sur le rebord du lit et remplaça les carreaux* froissés derrière sa tête afin de l'aider à mieux respirer.

– Qu'a-t-il bien pu se passer, mon Dieu? demanda-t-il tout bas.

Quelqu'un cogna discrètement à la porte et ouvrit. C'était Margot.

– On n’entendait plus rien. Ça va?

Lionel se releva, couvrit Louis et vint la rejoindre. Il referma la porte derrière lui.

– Tout va bien. C’est terminé. Il dort.

Il suivit Margot dans la pièce à vivre où tous les autres, même Iain, s’étaient frileusement réunis. Ils n’étaient éclairés que par le feu de l’âtre et une seule chandelle posée au centre de la table. Jehanne sanglotait, bercée par Sam. On le laissa faire. Elle avait l’air d’avoir bien besoin de réconfort.

– C’était le haut mal, n’est-ce pas? demanda-t-il.

Lionel se laissa choir mollement sur l’un des bancs de la table.

– Oui.

– Cela allait de soi.

– Il paraît que Jules César et Alexandre en souffraient aussi, fit remarquer le moine, pour faire taire le jeune homme.

Blandine lui servit un bolet d’infusion.

– Merci, ma fille. Aurais-tu de quoi de plus fort à y ajouter?

À ces mots, les autres ne se firent pas prier pour réclamer eux aussi leur petit remontant, même si personne n’avait encore tout à fait dessaoulé.

Lionel dit :

– Je l’en croyais guéri. Cela faisait des années qu’il n’avait pas eu de crise...

Il regarda Jehanne.

– ... Dieu fasse qu’il en faudra tout autant avant la prochaine, lui dit-il dans le but de la rassurer.

– C’est moi... c’est ma faute, dit Jehanne d’une voix tremblante.

– Mais non.

– Mais si. J’ai fait quelque chose que je n’aurais pas dû faire. Je m’en étais abstenue jusqu’à cette nuit et j’aurais dû continuer.

– Qu’as-tu donc fait?

– Cela ne date pas d’hier... juste après mes noces, je me suis rendu compte que mon mari dormait les yeux ouverts.

– Que me dis-tu là, mie? Non, laisse, continue. Ma foi, tu sais comment capter l’intérêt de ton auditoire.

Sam se mit à genoux devant elle, sans lui lâcher les mains. Il leva vers elle son visage fatigué. La jeune femme reprit, en s’adressant à lui seul :

– La première nuit où je l’ai remarqué, cela m’a inquiétée. Et alors j’ai vu qu’il avait de ces petits frissons, tu sais, comme ceux que faisait le vieux chien du père Lionel quand il gémissait en dormant.

– Bonne comparaison.

– Cette nuit, j’ai voulu l’apaiser en le caressant et... je crois que cela l’a mal réveillé.

– Et alors? Ça nous arrive à tous d’être réveillés en sursaut. Qu’est-ce qu’il t’a fait? Il t’a maltraitée? S’il t’a maltraitée, je te jure que je...

– Non, non, Sam. Il m’a juste tiré les cheveux.

– C’est bien assez.

– Puisque je te dis que ce n’était pas sa faute. Écoute... on dirait qu’il a eu peur. J’aurais cent fois préféré qu’il se fâche et me punisse. Au moins, j’en serais quitte. Mais à la place, j’ai ceci qui va me hanter jusqu’à la fin de mes jours.

– Je te crois. Ça ne doit pas être beau à voir.

– Il m’a fait tomber sur lui. Mais je pense que ce n’était pas voulu de sa part. De la mienne non plus, parce que je lui ai donné un coup de coude dans... dans...

– J’ai compris. Aïe!

La jeune femme ne put faire qu’un signe d’assentiment. Elle était persuadée que cet épisode avait sonné le début de la fin entre Louis et elle.

– C’est ma faute. Je l’ai humilié.

– Foutaises, dit Sam, adoptant inconsciemment le genre de réplique que Louis lui-même eût servie.

Comme elle, il avait oublié la présence des autres dans la pièce. Il ajouta :

– Nous aurions dû nous en douter, de toute façon : le démon l’habite. Voilà une preuve de plus que c’est un monstre.

Jehanne repoussa son ami avec véhémence.

– Arrête, Sam! Ne comprends-tu donc rien? Je ne t’ai pas confié ce secret pour que tu en fasses ce qui te plaît. Le père Lionel a fait les prières qu’il fallait pour le préserver des rechutes.

– Peuh! Des prières... Est-ce pour cela que ton bourrel* te fait vivre comme une nonne?

– Je ne vis pas comme une nonne.

– Mais regarde donc un peu autour de toi, bon Dieu! Il vous tient tous sous sa coupe.

– Tu ne peux pas savoir. Tu le connais mal, je te l’ai déjà dit.

– Et alors? T’attends-tu à ce que j’éprouve de la sympathie pour lui, Jehanne? Non pas. Il est mauvais, aussi faux qu’un jeton.

– C’est parce que tu n’as pas vu ce que moi, j’ai vu. Il a des cicatrices. Partout. Oui, là aussi.

– Malepeste. Es-tu certaine que ce n’était pas... autre chose qui a causé cette crise?

– Qu’entends-tu par là?

– Euh... c’est-à-dire que... hum...

Il se gratta derrière l’oreille. Elle devint rouge. Puis il dit, légèrement impatienté :

– Bon sang, Jehanne, ai-je besoin de te faire un dessin? Un autre? J’ai entendu dire que... que le plaisir intense est perçu comme très proche du haut mal.

Il grimaça de dégoût à l’idée que Louis eût pu jouir, à peine quelques minutes plus tôt, en épinglant cette pauvre petite femme grelottante sous lui dans son grand lit.

– Tais-toi, Samuel! ordonna Lionel. Cela ne te regarde pas.

Avant que Jehanne eût le temps de trouver une réplique à Sam, dont la mine s’était renfrognée, la porte de la chambre s’ouvrit doucement et Louis apparut. Il allait nu-pieds et n’avait pas enfilé sa huque* à cordon par-dessus sa robe de nuit froissée. Il s’arrêta pour les regarder tous de ses étranges prunelles chatoyantes. Il demanda, d’une voix intriguée, très douce :

– Eh bien, qu’est-ce qui se passe? Que faites-vous tous là, comme ça, au beau milieu de la nuit? Ça ne va pas?

Il s’avança vers eux. Son visage exprimait un étonnement sincère. Cette apparition les avait tous saisis. Nul ne dit mot. Louis chancelait légèrement. Il tourna la tête en direction de Jehanne et de Sam. Tout de suite, l’Écossais réagit en se raidissant défensivement. Mais Louis ne s’occupa pas de lui. Il dit à Jehanne :

– Oh, mais il ne faut pas pleurer comme ça.

Il semblait avoir tout oublié et ne plus savoir exactement où il était, ni même qui il était. Son visage était très limpide et la moindre émotion y laissait sa trace de façon marquée.

Jehanne se leva, quittant la sécurité des bras de Sam pour aller vers son mari dont elle prit le bras avec hésitation. Elle renifla et, sans y penser, s’essuya le nez du revers de sa manche. Louis ne s’en aperçut pas. Il dit, d’une voix absente :

– Vous avez fait un cauchemar, c’est ça? J’en fais, moi aussi. Des fois. Toujours pareils. Là, c’est drôle, je viens de rêver que j’arrêtais des gens dans la rue pour leur parler. Mais personne ne comprenait ce que je disais.

– Vous ne devriez pas rester debout, Louis. Venez.

– Mais je vais bien. Je suis seulement très, très fatigué. Ne pleure plus, ma petite, d’accord? J’aimerais bien savoir ce qui se passe.

Il parlait comme s’il ne savait pas trop ce qu’il disait.

– Il ne se passe rien, Louis. Vous avez eu un malaise. Mais tout va bien, maintenant. Venez, venez vous recoucher.

– Ah, bon.

Le géant n'avait pas écouté. Il s'arrêta pour fixer le plancher à ses pieds.

– Cette petite fumée, elle est encore là.

– Quelle fumée? demanda Sam.

Au grand étonnement de tous, le père Lionel empoigna Sam par le col et l'entraîna jusqu'à l'appentis.

– *Get in zere. And aïe mine naou*¹⁴! grogna-t-il.

Louis ne remarqua rien de tout cela. Il suivit docilement Jehanne qui le guidait par le bras jusqu'à la chambre où elle l'aida à se mettre au lit. Il se laissa faire comme un grand enfant. Elle espéra qu'il ne sentait pas combien elle tremblait, combien elle avait peur d'y toucher. Il n'était pas sitôt installé qu'il se rendormit profondément. Encore terrifiée par la crise, Jehanne fut incapable de se recoucher avec son mari. Elle quitta silencieusement la chambre et retourna dans la grande pièce bavarder et boire avec le reste de la maisonnée qui, comme elle, pensait être incapable de refermer l'œil.

Il ne revint à lui qu'au plus noir de la nuit. Il était seul et il n'y avait pas un bruit dans la maison. Il s'assit au bord du lit et enfila ses chaussons avant de se lever. Il endossa sa huque* de cariset* dont il noua le cordon. Il se sentait encore très faible. L'air frisquet de la chambre acheva de le réveiller tout à fait et il se rendit jusqu'à l'âtre où les quelques braises restantes palpitaient doucement. Il ranima le feu et quitta la pièce, un bougeoir à la main.

Ce qu'il vit dans la grande pièce ne l'étonna guère, car il était encore un peu confus. Il se demanda tout de même comment il avait pu être en mesure de dormir, car il devait y avoir eu beaucoup de tapage. Des dormeurs étaient affalés un peu partout, au hasard de leurs errances festives. Les deux servantes avaient eu la décence de s'installer dans un coin et partageaient une même couverture. Iain était assis tout de travers dans sa grande chaise. Thierry avait rampé jusqu'à un seau qu'il agrippait encore et dans lequel il avait vomi. Toinot s'était endormi à table, la tête dans ses bras croisés. Hubert, quant à lui, s'était étendu de tout son long sur le plateau de la table et ronflait bruyamment. Les pieds du père Lionel dépassaient de sous la table. L'un des deux avait perdu sa sandale. Une fête avait dû se prolonger assez longtemps après qu'il eut décidé de se retirer. Il ne lui vint pas tout de suite à l'esprit que Jehanne l'avait alors accompagné au lit.

14. «Entre là-dedans, mais alors, tout de suite!» avec un fort accent.

Il dut faire le tour de la maison avant de la retrouver, endormie dans un coin, dans l'une des chambrettes. Elle était couchée sur le dos. Sa chevelure éparsée formait une coulée d'or ambré sur la cote de Sam, qui dormait près d'elle en chien de fusil.

Sans faire de bruit, Louis s'en retourna tisonner le feu dans la grande pièce et y ajouta quelques bûches. Il retourna à la chambre des maîtres pour y prendre son damas dont il repoussa la gaine et retraversa la grande pièce sans que ses pas feutrés ne dérangent personne.

Le bourreau vint à nouveau se tenir au-dessus du couple de dormeurs et l'observa un moment en songeant à une certaine légende arthurienne qu'avait un jour racontée le père Lionel. Alors, en guise d'avertissement, il planta son épée dans le plancher de bois entre eux¹⁵. Jehanne remua légèrement et Sam grogna, mais ni l'un ni l'autre ne se réveilla.

Louis les regarda encore sans un mot, puis quitta la chambrette en refermant doucement la porte derrière lui.

*

La matinée était déjà bien entamée lorsque Louis franchit à nouveau le seuil de la chambre. Exceptionnellement, il était le dernier debout. Il trouva la pièce à vivre pleine de monde et la table mise pour un déjeuner tardif. Il fut salué avec un enthousiasme encore teinté d'éthylisme.

– Bonjour, maître, lui disaient-ils, l'un après l'autre.

– Comment ça va, ce matin? Mieux, on dirait, dit Toinot.

– Si, si, ça va.

– Sam, je te demanderais, pour une fois, de ne pas lui chercher noise, d'accord? supplia Lionel tout bas.

– D'accord, qu'il y vienne, puisque vous y tenez tant que ça. De toute façon, je ne le trouve pas aussi pénible à endurer quand il est occupé à ruminer. Non, non, ne vous en faites pas. Je vais me tenir tranquille, c'est promis.

Louis prit place à table, ferma brièvement les yeux et se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index, en signe de lassitude

– Pas mon cas à moi, dit Thierry d'une voix pâteuse.

Le pauvre hère se prenait la tête à deux mains. Margot fit circuler de la tisane d'écorce de saule. Seul Louis n'en prit pas.

Jehanne émergea de la cuisine avec un plein pot de fromentée* qu'elle faillit échapper à la vue de son mari. Il fut immédiatement persuadé que c'était à cause de sa petite visite nocturne. Sam était

assis devant lui et évitait de le regarder. Il n'avait, bien entendu, pas osé toucher l'arme maléfique qui devait être restée là où Louis l'avait plantée.

Jehanne s'était empressée de rejoindre son mari. Elle l'enlaça et se mit à l'étourdir avec une quantité de petits riens. Il parvint à prendre son gobelet malgré les baisers et les caresses folles de sa femme.

– Mais qu'est-ce que c'est que ces enfantillages? dit-il.

Elle balbutia nerveusement, avant de répondre :

– Vous ne vous êtes pas réveillé de la nuit, Louis, pas même avec tout ce bruit qu'on a fait. J'étais très inquiète.

– Si vous n'aviez pas tant bu, vous m'auriez vu attiser le feu peu avant l'aube. Maintenant, suffit. Lâchez-moi et asseyez-vous.

La présence de sa petite femme le soulageait, même s'il n'était pas près de l'admettre. Il s'était passé quelque chose de bizarre au cours de la nuit, et il n'était pas sûr de vouloir savoir ce que c'était. Il leva les yeux sur la table devenue silencieuse. Jehanne prit docilement place au bout du banc, à la gauche de Louis. Elle baissa les yeux.

– Une vraie nonne. Le goujat, le misérable brise-garrot, chuchota Sam à Thierry.

Quelques heures plus tôt, Lionel avait culbuté, heureux, dans les lueurs perlées du soleil matinal. Il étudiait à présent consciencieusement tous les éléments d'une scène de ménage classique en espérant que les choses allaient en rester là. Son vœu fut exaucé.

– Alors, elle vient, cette prière? dit Louis.

– Oh... oui, oui.

L'aumônier, un peu confus de s'être fait rappeler à l'ordre, fit un signe de croix, joignit les mains et dit le bénédicité. Il semblait que Louis seul fût disposé à déjeuner ce matin-là. Ce qu'il fit d'ailleurs de bon appétit.

L'air de rien, il demanda, en jetant un coup d'œil du côté de Sam :

– Au fait, quelqu'un aurait-il vu mon épée?

L'Écossais reposa son gobelet et déglutit péniblement. Le regard persistant de Louis lui fit l'effet d'une brûlure.

Il avait été le premier à se réveiller et à retrouver l'affreuse lame nue, dressée entre leurs corps comme une menace. Ce n'était pas là une épée ordinaire. L'épée d'un guerrier était un objet digne d'être glorifié dans les fables. Pas celle d'un bourreau. Il lui avait semblé que l'arme vibrerait d'anticipation au fait qu'un adultère avait pu être commis. Il avait cru, et il le croyait encore, que le damas de Louis

était une chose maléfique, potentiellement active par elle-même, qu'elle le désirait, lui, en tant que victime. La blessure et la souffrance étaient sa seule raison d'être et, par conséquent, elle semblait contenir cela dans sa structure même. Sam avait reconnu la douleur que pouvait causer cet instrument, comme s'il avait su la lui exprimer par sa seule présence. D'instinct, il avait roulé hors de sa portée. Son mouvement brusque avait réveillé Jehanne dont les nerfs, déjà passablement éprouvés, avaient failli céder à cette vue.

Sam dit, en adoptant un air bravache :

– On l'a vue, votre relique. Le sang qu'elle a versé l'a peut-être rendue sainte, mais moi, je n'aimerais pas être à votre place et avoir ça sur la conscience.

– Saint ou criminel, on se ressemble tous avec la tête en moins, Aitken. N'oublie pas ça. À ma connaissance, nul n'a jamais été secouru par son propre sang.

– Mais le bois de santal parfume la hache qui l'abat, cita Jehanne avec ardeur.

Le père Lionel, qui écoutait sans intervenir cet échange de proverbes, songea avec tristesse : « C'est du philtre d'amour qu'ont bu Tristan et Iseult, et non pas d'une épée, dont Louis aurait besoin. »

Sam lâcha un soupir et laissa ses yeux émeraude errer sur la tapisserie de la licorne et de la manticoïre* qui avait été tendue derrière Louis.

– Au fait, j'y songe : saviez-vous que, si on se sert à boire dans un gobelet fait avec une corne de licorne, on est immunisé contre toutes sortes de poisons ? On devrait avoir ça ici. Parce que c'est aussi très recommandé pour ceux qui souffrent du « saint malaise* ».

Louis comprit alors ce qui avait dû se passer au cours de la nuit. Son poing se referma lentement sur la table et le bourreau s'appuya davantage contre le dossier de la chaise.

– Toi, je n'aurais pas dû t'enseigner le maniement d'une lame. Ça t'a rendu beaucoup trop téméraire pour un palefrenier. Tu devrais être en train de te faire bouffer par les vers à Najera avec les traîne-potence de ton espèce. Ainsi j'aurais la paix. Mais, comme on dit : « Graissez les heuses* d'un vilain, il dira qu'on les lui brûle¹⁶. »

Jehanne se leva, sous prétexte que quelque chose était en train de coller dans la marmite de l'âtre qui n'y était d'ailleurs pas. Elle vit les yeux du prédateur se river à elle comme deux aimants.

On cogna à la porte avant que le père Lionel n'eût le temps de se lever pour flanquer Sam dehors. Tout le monde se tut et échangea des regards vaguement inquiets. Ce fut Louis qui s'essuya

les mains et se leva pendant que Toinot et Thierry se tenaient prêts. Lionel profita de l'occasion pour souffler à Sam :

– *Traille tou kipe your laife*¹⁷.

Hormis les courriers dépêchés à Louis depuis Caen, les visiteurs se faisaient généralement rares au domaine, et encore plus en hiver.

C'était un messager. Ce que celui-ci avait de particulier, c'était d'abord son âge, une quinzaine d'années, tout au plus, et le fait qu'il n'appartenait ni au château du gouverneur, ni au bayle*. C'était un simple citadin. Il n'eut pas besoin de demander le nom de celui qui lui ouvrit et recula de deux pas.

– Qu'est-ce que tu veux? lui demanda Louis d'un ton sec.

Le garçon s'avança bravement et dit :

– J'ai un message pour vous de la Torsemanche.

– Eh bien, donne-le-moi, dit-il en tendant la main.

Au lieu de laisser tomber le pli cacheté aux pieds du bourreau comme les autres messagers avaient coutume de le faire, le garçon le lui remit en tendant nerveusement le bras.

– Attends ici, lui ordonna Louis, et il s'apprêtait à refermer la porte lorsque la voix scandalisée d'une femme protesta :

– Maître, vous n'allez tout de même pas laisser ce pauvre garçon grelotter dehors comme ça par un temps pareil!

Louis, qui avait déjà fait demi-tour en détaillant le sceau de sa lettre, répondit, sans y prêter attention :

– Mais non, mais non... Par ici, Jehanne, j'ai besoin de vous.

– Bien sûr, Louis.

Elle se leva et dit :

– Blandine, fais entrer ce messager et sers-lui une bonne ration de fromentée* avec du cidre chaud. Veille à ce qu'il prenne un peu de repos au coin du feu. Je reviens de suite.

– D'accord, dame. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, dit la servante en s'affairant sans délai.

Pendant ce temps, Jehanne suivit Louis dans leur chambre sans montrer qu'elle avait son courrier en horreur. Il s'agissait toujours de sommations au bout desquelles quelqu'un finissait par perdre la vie. Après avoir décacheté le pli, il le lui donna. Elle le déplia et lut :

Très estimé maistre Baillehache,

Il est de mon pénible devoir de vous annoncer que l'état de santé de mon associée, Desdémone, se desgrade considérablement depuis l'automne. Par la présente, je sollicite donc respectueusement votre permission de lui

17. Littéralement, « Essaye de garder ta vie », avec un fort accent.

accorder sa retraite. Il me fera plaisir de me charger à titre personnel des frais encourus par son entretien ainsi que par son logement chez moi. Je demeure votre bien desvouée,

Bertine.

Jehanne lui remit la lettre. Voilà, il allait encore partir. Mais cette fois, au moins, c'était pour s'occuper d'autre chose que de mort. Elle en fut quelque peu réconfortée, même s'il s'agissait de la gestion d'une maison close. Elle savait que Bertine, aussi connue sous le nom de la Torsemanche, en était la souteneuse, mais elle ignorait que Desdémone était la femme distinguée avec qui elle avait conversé un moment au banquet de noces. Elle baissa les yeux et s'efforça de cacher sa déception. Louis s'en rendit compte. Il lui passa sur la joue la jointure rugueuse de son index et dit, assez gentiment :

– C'est l'affaire d'une journée.

Elle leva les yeux sur lui et lui sourit.

– Merci, Louis.

De retour dans la grande pièce, il alla vers le jeune messenger qui était occupé à se restaurer et lui dit :

– Fais-lui savoir que j'arrive aussitôt que possible.

– Bien, maître. J'ai aussi mandat de vous informer que l'on a découvert plusieurs cas de choléra en ville.

– Ah. Aucun signe d'épidémie?

– Pas encore. On maîtrise la situation. Mais la Torsemanche m'a chargé de vous assurer que Desdémone n'en montre pas les symptômes.

Louis hocha la tête. Et, se tournant vers Sam qui mordait dans un gros morceau de pain, il dit, sur un ton qui n'admettait aucune réplique :

– Aitken, tu m'accompagnes. C'est plus prudent de t'avoir à l'œil. Je ne voudrais pas être obligé de te faire giguer sans plancher, sur un air de chevestre*.

Sam ne répondit pas. Un peu de tisane s'efforça de lui faire avaler à la fois l'injure et sa bouchée de pain.

– Ah, j'oubliais. Puisqu'on s'occupe de messages, j'en ai un pour toi.

Il fouilla dans sa poche et jeta de nombreux petits bouts de parchemin aux pieds de l'Écossais, qui reconnut l'esquisse d'un portrait de Jehanne qu'il avait entreprise quelques jours plus tôt.

– Ne t'avise pas de me refaire un coup pareil, dit-il à Sam qui s'était accroupi devant les fragments de son œuvre comme un loqueteux fébrile ramassant une poignée de sous jetés en l'air.

Caen, janvier 1371

La maisonnette rouge au bout de l'impasse, gardée par sa grille de fer, donnait le frisson à Sam. Il préféra ne pas y entrer et demeura dans le jardinet mort pour attendre Louis qui s'occupait de rentrer quelques provisions. En hiver, cet endroit ceinturé de son muret en pierres était démoralisant. Sam ne pouvait concevoir la beauté de juin dans les lacis de ronces noirâtres qui ressemblaient à des couleuvres endormies au pied des pierres sur un lit de neige souillée par la cendre de foyer. Il ne pouvait concevoir non plus que Louis pouvait aimer les fleurs.

La voix péremptoire du bourreau appela, depuis la porte qu'il verrouillait :

– Allez, en route. À moins que tu ne préfères rester ici.

– Non, non, je vous suis. Où on va? dit Sam un peu hâtivement, de crainte de se voir forcé à se morfondre tout un après-midi en ce lieu sinistre à l'entrée duquel un pilori montait la garde.

Goguenard, les mains dans les poches, il s'avança vers le bourreau.

– Dommage, dit celui-ci. Ça m'aurait fait un bon prétexte pour enfin me débarrasser de toi en sabrenassant*, espèce de pique-écuelle. J'aurais pu t'enterrer dans mon jardin. Ainsi, une fois dans ta vie, tu te serais rendu utile.

Sam blêmit, mais il parvint à extraire de sa gorge serrée un petit ricanement sec.

– C'est une blague, j'espère?

– Mais oui.

– Ah bon. J'aime mieux ça. L'ennui, avec vous, c'est qu'on ne sait jamais quand vous êtes sérieux ou pas.

– On y va.

Le bourreau prit sa besace.

– Où ça?

– Tu verras bien.

Ils sortirent de la cour et Louis verrouilla la grille. Ainsi, ils partirent à pied sous quelques flocons somnolents qui mettaient longtemps à choisir un endroit où se poser. Les habits noirs et les cheveux de Louis semblaient les attirer tout particulièrement. Le duo n'échangea pas une seule parole jusqu'à ce qu'il eût atteint une porte close. Ils n'avaient pas encore quitté ce quartier mal famé des faubourgs, et pourtant Sam nota que la demeure où ils

s'étaient arrêtés était, comme la maison rouge, mieux entretenue que celles qui l'entouraient. La porte donnait directement sur la rue boueuse. Çà et là, des femmes étaient apostées et racolaient au passage de clients potentiels, abandonnant tout de suite leurs poses suggestives lorsqu'ils allaient leur chemin devant à toute allure en faisant mine de ne pas les voir. L'une d'entre elles s'accrocha au bras d'un homme qui venait de lui faire signe, et ils s'approchèrent à leur tour de la belle maison. Le soir venant, les gens du guet venaient interdire l'issue des rues environnantes à l'aide de chaînes tendues.

Sam dit :

– Hum! Vous me payez le bordeau*, maître?

– Si on veut, répondit Louis, au grand étonnement du jeune homme. Le bourreau expliqua :

– Je n'ai pas à payer.

Sam siffla d'admiration. Intéressant, le tour qu'était en train de prendre la chose. Louis essayait-il de l'éloigner de Jehanne, de se le concilier en lui accordant ce genre de petites faveurs? Si tel était le cas, cela pouvait avoir ses bons côtés.

Louis ouvrit sans cogner et entra en premier. Sam suivit derrière. La prostituée et son client qui se tenaient eux aussi à la porte n'entrèrent pas. Curieusement, ils avaient l'air d'être sur le point de se disputer. Louis referma donc la porte.

Plusieurs voix féminines saluèrent son arrivée avec des excès de politesse nerveuse. L'Écossais se hissa sur la pointe des pieds. Son visage malicieux apparut par-dessus l'épaule du géant, qui n'en fit pas de cas.

Bertine se présenta au bourreau et lui dit :

– Bonjour, maître. Merci d'avoir fait si vite.

Elle lui tendit une petite bourse qu'il soupesa avant de l'empocher. Le visage de Sam se fendit d'un sourire lorsqu'il vit la souteneuse poser la main sur l'épaule de Louis et se hausser sur la pointe des pieds pour chuchoter à son oreille. Louis l'arrêta d'un geste et enfonça son coude dans l'estomac de Sam pour l'éloigner. Cela en fit ricaner plus d'une et Sam, qui se pétrissait l'estomac, feignit de balancer un coup de pied dans les mollets du bourreau.

– Je t'écoute, dit Louis à Bertine.

– Bien, euh... je ne vous ai pas tout dit dans ma lettre. À propos de Desdémone. Il y a une condition à l'offre que je lui ai faite. Et pour cela je vais avoir besoin de votre aide.

Il hocha la tête. Bertine poursuivit :

– Elle a des dettes. Surtout envers cet homme qui est resté

dehors avec une de mes filles. C'est pour ça qu'il est venu. C'est un tavernier.

– Ça allait de soi.

– Il faut qu'elle règle ses dettes et qu'elle évite désormais de boire. Parce que, moi, je ne peux pas me permettre ce genre de dépenses et elle le sait. Déjà que, si elle ne travaille plus, ça nous fait un revenu de moins pour la maison. Vous comprenez?

– Et elle planque de l'argent, à ton avis?

– Oui, beaucoup. J'en suis certaine. À vrai dire, maître...

Et elle baissa le ton d'un cran :

– ... elle m'en a volé.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit sur le tavernier qui, hors de lui, poussa la prostituée et se mit à hurler :

– Voilà! Voilà comment on floue les honnêtes gens! De la racaille, tout autant que vous êtes!

Il titubait et ses protestations semblaient devenir plus véhémentes au fur et à mesure qu'il parlait. Visiblement, il avait généreusement goûté à la qualité de sa marchandise.

Bertine soupira.

– C'est chaque fois la même chose. La tare qui accable Desdémone nous atteint toutes. Cela nuit à la réputation de la maison. La mise à la retraite, c'est mon idée.

Sans s'arrêter de pester contre tout le monde, le tavernier se mit en quête de choses à briser. Bertine jeta un regard désespéré à Louis, qui ne faisait rien. Pour une raison ou une autre, il restait figé sur place à regarder l'homme au visage sanguin qui soufflait comme un taureau. Cela avait l'air de lui rappeler quelque chose de désagréable. Sam, quant à lui, s'était retiré dans un coin et il ne semblait pas vouloir intervenir. Il connaissait trop bien ce genre de piliers de taverne pour avoir envie de s'y frotter.

La porte restée entrouverte fut sa seule issue, dans tous les sens du mot. Bertine y porta le regard au moment même où un gamin d'une dizaine d'années passait pour la seconde fois, l'air de rien, histoire d'avoir une idée de ce à quoi pouvait bien ressembler ce lieu de perdition. Bertine, d'un signe, l'invita à entrer. Personne ne le remarqua. Elle lui chuchota quelque chose à l'oreille, puis :

– Tout un écu pour toi si tu me rends ce petit service. D'accord?

Le plan de Bertine était risqué, mais très attrayant : faire voler par le garçon le beau mouchoir en soie de ce gros gueulard qui était trop occupé pour se soucier de lui. De plus, l'objet convoité dépassait de sa poche d'au moins un bon quart. C'était tout simple. Elle espérait que ce délit allait susciter une réaction de la part de

Louis, qui était la seule personne apte à clore cet entretien à sens unique.

Pendant ce temps, le forcené continuait :

– À présent, faut me payer. Là, tout de suite! T’as compris, la Torsemanche? Sinon je reviendrai bouter le feu à ton repaire de punaises!

– D’où diable ce nom lui vient-il, à la Torsemanche? demanda quelqu’un.

– On l’appelait comme ça dans le temps et ça lui est resté, je suppose, répondit un autre, tandis que le garçon se mettait à louvoyer discrètement parmi les prostituées, quelques clients et les curieux qui entraient.

Tous restaient debout et n’osaient pas s’en mêler. Au moment où le gamin détalait en direction de Bertine, le mouchoir en main, le tavernier grogna et le rattrapa par le col de sa tunique.

– Ah, toi, mon petit voyou, si tu crois que tu vas t’en tirer comme ça! Non seulement on me prive de ce qui m’est dû, mais en plus on me refuse une petite compensation gratuite.

Il jeta un coup d’œil mauvais en direction de la putain avec qui il s’était disputé.

– Et voilà qu’on me vole par-dessus le marché! Petite canaille, gibier de potence!

Bertine serra les dents. Pauvre gamin. Elle avait su dès le départ que cela allait se produire, mais elle n’avait pas le choix. Il était impossible d’essayer de raisonner l’homme tant qu’il se trouvait dans cet état, et nul ne pouvait rien faire. L’ivrogne transpirait à grosses gouttes. Il se mit à secouer le garçon et lui administra quelques taloches au hasard.

L’attroupement s’était densifié, si bien que certains avaient dû rester dehors et se haussaient sur la pointe des pieds pour mieux voir.

Le tavernier ne remarqua pas le bourreau discret qui s’était défait d’une besace et qui parvenait miraculeusement à se frayer un chemin jusqu’à lui. Il ne leva les yeux qu’au moment où il l’eut devant lui, et il était trop tard : Louis avait déjà pris son élan. Son poing atteignit l’homme en pleine figure. Le garçon soudain libre en profita pour s’éloigner pendant que le tavernier s’écroulait sur la table, où il bouscula plusieurs écuelles avant de faire une culbute. Il tomba de l’autre côté et se remit à genoux, confus, à demi assommé, la bouche en sang, sous l’hilarité générale. Même le gamin, qui était allé rejoindre Bertine, riait de bon cœur en se faisant remettre l’écu promis. Louis était aussi confus que sa victime. Il regardait autour de lui d’un air étonné en se pétrissant

les phalanges. Bertine lui fit un clin d'œil et il comprit. Ce n'était plus un secret pour personne en ville que l'exécuteur ne pouvait supporter de voir maltraiter un enfant. Il grommela :

– Ouais. Très habile.

Il repêcha le tavernier râleur et l'assit sans ménagement sur la table. L'homme le regardait d'un air éberlué. Soudain, il se mit une main devant la bouche.

– Désirez-vous un seau? demanda Louis rapidement.

Il le retenait par l'épaule.

– Hm-hm, répondit l'homme en faisant un signe de dénégation.

Il cracha dans sa main un petit objet blanc qui nageait dans des bulles de salive rougie. Une dent.

– Aïe! Toutes mes excuses, dit Louis.

– C'est bien de vous, ça, bourrel*, que d'arracher des dents qui sont encore saines.

Les curieux acclamèrent le tavernier que l'incident avait passablement dessoulé. Louis dit :

– C'est un peu pour ça que je suis là, vous savez, mais, mon client, ce n'était pas vous.

L'homme mit quelques secondes avant de saisir le sens de ces paroles.

– Ah... Ainsi, vous croyez donc pouvoir en faire quelque chose?

– Sûrement, oui. J'ai un mandat du bayle*. Tout est en ordre. Il suffit juste qu'il lui reste assez de dents et je vous garantis qu'elle crachera quelque chose de mieux que ce que vous venez de me montrer.

– Eh! Eh! Ouais.

Pendant ce temps, Bertine et les filles évacuaient les curieux qui, eux, avaient bien envie de continuer à faire la fête. Sam alla leur prêter main-forte.

– Rendez-vous tous chez moi! Je viens de recevoir livraison d'un bon petit cru d'Argenteuil dont vous me direz des nouvelles, annonça le tavernier à qui Louis venait de remettre un linge imbibé d'eau glacée.

– Tenez-vous-en à la tisane d'écorce de saule et à la poudre de clou de girofle pour quelques jours, l'ami, lui dit-il.

Se tournant vers Bertine, il demanda :

– Où est-elle?

– Là-haut, à sa chambre, maître. Venez, je vais vous conduire.

– Suis-moi, toi, ordonna Louis à Sam après qu'il eut ramassé sa besace à laquelle nul n'avait touché.

Ils grimpèrent un escalier abrupt et traversèrent un passage étroit, à peine éclairé. Bertine s'arrêta à la dernière porte à gauche. Elle cogna doucement.

– Deux visiteurs pour toi, Desdémone.

– Dis-leur que je ne suis là pour personne, répondit une voix revêche.

– Allons, allons, chérie. Il y en a un des deux que tu n’as pas vu depuis fort longtemps.

– Bon, bon! Alors, qu’ils attendent.

Il y eut le grattement hâtif d’un meuble sur le plancher et quelques autres petits bruits indéfinissables. Enfin, des pas approchèrent de l’huis.

Bertine se tourna vers les deux hommes et leur dit :

– Bien. Je vous laisse.

Sam remarqua qu’elle était blême et qu’elle pinçait les lèvres. De son côté, Louis ne semblait pas avoir particulièrement apprécié la façon dont il avait été présenté. Il se poussa sur le côté. Sam n’eut pas le temps de lui demander pourquoi il faisait cela, car la porte s’ouvrit. Une vieille femme l’avisa en clignant des yeux. Elle n’aperçut d’abord que le jeune rouquin qui lui souriait d’un air niais.

– Euh... salut, dit-il.

Louis ne remarqua pas la grimace souriante de Sam.

– Est-ce qu’on se connaît? demanda Desdémone à l’Écossais en s’appuyant au chambranle d’une façon racoleuse.

Elle se souvenait très bien de lui et ne regrettait plus d’avoir ouvert sa porte. Sam, quant à lui, même s’il avait flirté avec elle aux noces de Louis, fit mine de ne pas la reconnaître :

– Sûrement pas.

Piquée au vif, Desdémone se redressa autant qu’elle le put. Malgré les ravages produits par ses excès, elle parvenait encore à faire illusion. À l’exception de son ventre, elle avait conservé sa minceur de jeune femme. La peau ridée de ses épaules, dont l’une avait jadis été marquée d’une fleur de lys par Louis, et celle de sa poitrine étaient camouflées par divers affiquets et de grands voiles artistiquement enchevêtrés. Si l’abondance de fard empêchait les émotions ou la lassitude de trop paraître sur ses joues, elle n’arrivait pas à faire oublier les yeux ponctués de petites rides qui, eux, ne trahissaient que trop facilement une usure précoce. Desdémone se traînait les pieds et avait le dos voûté. Son sourire contraint était ébréché à cause de l’absence de deux dents du devant. Les autres avaient commencé à se déchausser.

– Eh ben alors, qu’est-ce que tu me veux, petit? demanda-t-elle. Ne viens pas me dire qu’il n’y en a pas une en bas qui ferait ton affaire. Un beau gars fringant comme toi!

Tout à coup, elle s’en voulut de s’être ainsi vieillie avant l’âge.

– Moi, tu sais, j’aime les beaux garçons, mais je suis plus bonne à grand-chose, maintenant. J’ai le foie malade. Tu vois, on m’a pour ainsi dire expulsée, poussée dans un coin de la maison comme une guenille défraîchie qui a fait son temps. Ah, si j’étais plus jeune, je te dis pas... Au fait, la patronne m’a bien parlé de deux visiteurs. Où est l’autre?

– Euh, balbutia l’Écossais.

Elle ouvrit davantage sa porte. Une grande main se plaqua contre le battant ouvert, juste au-dessus de sa tête, et le maintint fermement contre le mur. Par son geste, l’homme à qui appartenait cette main se dévoila et il fut impossible à la putain de refermer sa porte.

– Il est là, dit Louis gentiment.

Il repoussa Sam un peu et entra dans la chambre en penchant la tête. La femme recula. Son teint jaunâtre vira au gris.

– Maître, oh... veuillez me pardonner... si j’avais su... comprenez bien que je me serais arrangée un peu.

– C’est sans importance, dit Louis, qui nota le ton poli sans toutefois le lui laisser voir. Il se tourna vers Sam qui était demeuré sur le seuil.

– Entre. Et ferme la porte.

L’Écossais obéit. Le regard froid et scrutateur du géant examina dédaigneusement son hôtesse de la tête aux pieds. Les yeux de Desdémone brillèrent de rage contenue.

– Bon, m’as-tu bien regardée? Es-tu satisfait de ma déchéance?

Louis prit le temps de déposer son sac dans un coin de la chambre et d’en dénouer l’ouverture. Il dit, d’un ton détaché :

– Ouais. Le temps n’a certes pas arrangé les choses, hein? Ça se détériore. On croirait voir une vieille carne. Tu as le sang tourné. Ça t’a rendue si ridée et si jaune que même un Escot ivre ne voudrait pas de toi.

– Eh! Oh! Attention à ce que vous dites, bourrel*, dit Sam.

– Salaud! Tout ça, c’est de ta faute, dit Desdémone à Louis.

– Tut-tut, pas de gros mots.

– Et d’abord, qui c’est, au juste, ce rouquin-là? Le roi des mouches a amené son assistant?

– Eh! Oh! protesta Sam.

– Laisse, Aitken.

Il précisa à Desdémone :

– C’est un vieil ami de ma femme. Je l’ai emmené pour lui donner l’occasion de se distraire un peu. Bien...

Il se pencha pour fouiller dans sa besace et dit :

– Ta bienfaitrice m’a écrit. Ce n’est pas la grande forme, à ce qu’il paraît.

– Non, et tu en connais la raison aussi bien que moi. Bertine se fait-elle donc du souci au point de s'arranger pour que tu te pointes ici avec tes savants remèdes?

– Des remèdes? Oui, si on veut.

– Je me méfie de tes remèdes. Qu'est-ce que c'est que ça?

Il avait extrait quelque chose de sa besace et le présenta à la femme. À première vue, Sam crut qu'il s'agissait d'un objet décoratif. Louis tenait-il donc à cette prostituée au point de lui offrir un présent? Qui donc était-elle? Une amante? Voilà qui pouvait tout changer. Mais pourquoi ce bibelot de métal ouvré en forme de poire? Cela devait avoir une quelconque signification symbolique pour eux. Desdémone, elle, regarda tour à tour le bibelot, puis Louis, apparemment sans comprendre. Elle ne s'approcha pas non plus. Ce fut Louis qui en prit l'initiative. Ce faisant, sans quitter la putain des yeux, il tourna la petite clef ronde qui se trouvait sous la poire. Elle produisit un clac métallique et se sépara brusquement en quartiers. L'objet ressemblait maintenant à une fleur épanouie dont les pétales étaient en fait quatre lames acérées. Desdémone haleta. Louis revissa la poire avec ostentation¹⁸.

– Comme tu peux le voir, j'ai l'outillage adéquat. Et ce n'est pas tout.

Un rouleau de corde suivit.

– Faut faire attention avec le chanvre. C'est une herbe étouffante, dit-il.

Et il termina en exhibant une espèce de bride en fer à laquelle était attachée une paire de tenailles.

Avant qu'elle eût eu le temps de tenter quoi que ce fût, Desdémone se retrouva étendue sur sa couche; Louis était par-dessus elle, tenant une dague sous son menton.

Sam était incrédule. Le monstre avait poussé l'audace jusqu'à l'emmener avec lui pour qu'il assiste à cette horreur. Et il appelait cela une distraction. De plus, il s'attendait à le voir rester là sans rien faire, lui, en spectateur passif. C'était mal le connaître.

– Arrêtez! cria-t-il.

Et il s'avança doucement. Lui-même avait dégainé sa dague.

Desdémone restait immobile, le plat de la lame froide appuyé contre sa gorge. Louis tourna un peu la tête sans bouger la main.

– Qu'y a-t-il?

– Lâchez-la, de grâce. Bon Dieu, ne sentez-vous donc rien du tout?

– Si, je sens quelque chose.

Il regarda Desdémone et lui passa sa main libre sous la nuque.

– Je sens ses vertèbres.

Desdémone frissonna.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire, se hâta de rectifier Sam.

– On dit *ressentir*, pas *sentir*. Ainsi, Aitken, tu intercéderais en sa faveur, même moche comme elle est?

– Oui, dit Sam sans réfléchir à la portée de cette question.

– Comme c'est touchant. Mais cela ne m'étonne guère de ta part. Tu as toujours aimé jouer les preux, pas vrai? Seulement, voilà: il y a de ces fois où tes bons sentiments sont plus nuisibles qu'utiles, tu me suis?

– Louis, non, supplia Desdémone tout bas.

La main de Sam pétrissait le manche de son arme. Louis, imperturbable, ne la quittait pas des yeux. Il dit:

– Lâche ça et rapplique ici. Plus près. Fouille dans ma poche. Doucement, hein. Pas de geste brusque, sinon, couic!

Sam obéit à contrecœur. Dégoûté, il enfonça une main dans la poche du floternel* dont il sortit un document plié. Louis dit:

– Tu sais lire, non? Eh bien, éloigne-toi, maintenant, et lis. C'est un mandat rédigé en bonne et due forme. J'ai en outre la permission de mettre en état d'arrestation quiconque tentera d'entraver mon travail.

– J'ai compris, dit Sam sombrement.

– Pitié, dit Desdémone.

Louis ne prêta pas attention à ses protestations et dit:

– Très bien. Alors, va me quérir ce tabouret qui est là et appuie-le contre la patte de la table. Fais vite.

– Ce que je n'ai pas compris, en revanche, c'est la raison pour laquelle vous m'avez emmené ici.

– Ne joue pas les abrutis, Aitken, pas avec moi. Tu le sais.

– Oui, je le sais pour avoir dû vous suivre en ville, mais ici...

– Je t'ai donné le choix, rappelle-toi. Tu étais libre de demeurer chez moi et d'attendre mon retour. Alors, ce tabouret, tu l'apportes, oui ou merde?

Sam poussa le petit siège en place de quelques bruyants coups de pied.

– La corde, maintenant, dit Louis.

Sam la lui lança dans le dos.

– Ne comptez pas sur moi pour être votre assistant.

– Comme tu voudras. Va-t'en donc dans le coin et ferme-la. Tu peux aussi t'en aller aux filles si ça te dit. C'est la maison qui paie.

Mais Sam n'était plus du tout tenté par la chose. Il rengaina sa dague et décida de rester. Il devait forcément y avoir un moyen d'empêcher la torture.

Pendant ce temps, Louis obligea Desdémone à se lever et la mena au tabouret sur lequel il l'assit rudement. Il ne retira sa dague que pour lui lier les mains derrière le dos, à la patte de table. Il lui arracha ses bracelets d'émail champlevé qui nuisaient au ligotage et les lança à terre. Les chevilles de la putain furent attachées aux pattes du tabouret. Desdémone ne se défendit pas. Elle s'était mise à sangloter.

– Dis-moi ce que tu veux. Dis-moi et si je l'ai je te le donnerai, suppliait-elle.

– Bien sûr. Mais tu es une drôlesse, toi. Tu me diras que tu ne l'as pas. Or, je détiens la preuve du contraire par la bouche même de ta patronne que tu as flouée.

Une fois sa victime bien ligotée et incapable de faire autre chose que de se débattre faiblement, il lui passa promptement l'étrange bride qui lui maintint de force la bouche ouverte. Louis jeta un coup d'œil alentour, trouva ce qu'il cherchait et ramena une verge plate.

– Pour un usage pervers à l'intention de tes clients, je suppose? dit Louis en songeant aux coups qu'elle devait leur assener avec. Je constate que tu n'as guère changé.

Il cassa la verge en deux parties de longueur inégale et mit de côté la plus courte des deux. Il s'accroupit face à la femme qui essayait désespérément de parler à travers l'horrible instrument qui lui emprisonnait la tête. Louis retroussa ses jupes et inséra la poire dans son vagin, ne la maintenant plus que par sa clef. Desdémone hurla de frayeur. Il leva les yeux sur elle et dit méchamment:

– C'est froid, hein? Mais c'est que ça y entre presque au complet. Avec quoi as-tu couché pendant toutes ces années, dis donc? Avec des étalons?

Elle se débattit de plus belle. Louis dit:

– Cesse donc de te tortiller ainsi. Ça pourrait s'ouvrir tout seul.

Il coinça la baguette cassée entre les cuisses de Desdémone et en appuya le plat contre la clef, de façon à maintenir la poire d'angoisse en place. Il ne se préoccupa pas de l'une des extrémités pointues qui lui pénétrait dans la chair.

– Si tu oses me frapper, Aitken, tu seras le prochain à bénéficier des services de cet instrument, dit-il à Sam qui s'avançait de nouveau.

Les poings serrés de l'Écossais hésitèrent, puis retombèrent lentement. Louis ne s'était même pas retourné vers lui et avait deviné son approche. «Le démon!» songea-t-il.

– Ne faites pas ça. Vous allez la tuer!

– Éloigne-toi, Aitken. Je t'ai déjà prévenu une fois. Ceci est la seconde. Il n'y aura pas de troisième.

Sam recula. Louis se remit debout et dirigea les tenailles vers la bouche ouverte de Desdémone, qui fut prise de nausées. Il se tint penché au-dessus d'elle et, pendant quelques affreuses secondes, assujettit son instrument. Puis il lui imprima une violente secousse. Desdémone hurla et Sam donna l'impression qu'il était sur le point de plonger en avant. Les tenailles s'ouvrirent pour déposer une grosse molaire dans la main du bourreau. Il la montra à la putain en la tenant du bout des doigts, comme une chose laide.

– Dommage. Elle avait l'air encore saine.

Il posa la dent arrachée sur le coffre qui était au pied du lit et sortit son mouchoir de poche afin d'étancher le sang qui affleurait aux lèvres de la femme. Il demanda doucement :

– Tu as des dettes. Tu as extorqué de l'argent à la Torsemanche. Où est cet argent, Desdémone?

Il reprit son mouchoir pour entendre la réponse. Desdémone, dont les sanglots étaient devenus chevrotants, marmonna quelque chose d'inaudible.

– Comment? dit Louis, qui se baissa davantage.

Il ne manifestait aucune intention de lui enlever l'instrument afin qu'elle pût mieux parler.

– Pfah... pfah y'a-gent, parvint-elle à dire.

– Pas d'argent? C'est ça que tu as dit?

Elle acquiesça.

Louis se tourna vers Sam, dont le teint était devenu cireux. Il regarda à nouveau Desdémone.

– Tu sais que l'on réserve ce traitement aux débiteurs qui sont censés avoir le gousset vide, n'est-ce pas? Une dent par jour. Et laisse-moi te dire qu'au bout d'une semaine la plupart d'entre eux finissent par se souvenir qu'ils ont de l'argent.

Il porta la main à la poire d'angoisse, sous prétexte de l'ajuster, après quoi il posa la main sur l'un des genoux de la femme.

– Seulement, moi, je n'ai pas une semaine, pauvre traînée. J'ai promis à ma femme que je serais de retour auprès d'elle ce soir. Alors...

Avec la même brutalité, il lui arracha deux autres dents. L'une d'entre elles était une canine.

– J'ai été gentil, cette fois. Regarde celle-ci, dit-il en lui montrant une petite dent mal formée, presque toute noire. Il aurait fallu te l'arracher tôt ou tard, de toute façon. C'est une dent de sagesse et elle est pourrie. Il n'y a pas à se demander pourquoi tu n'es pas sage. Eh, là, ça coule, dit-il en se hâtant de lui éponger la bouche.

Il se rendait compte qu'il était plus loquace qu'à l'accoutumée et que ce flot de paroles ne visait qu'à le distraire des images de

son passé que la présence de Desdémone ne cessait de faire ressurgir.

Il se détourna pour déposer avec soin les deux dents à côté de l'autre. Ce faisant, il aperçut Sam. L'Écossais était en train de virer au vert. L'effet était plutôt saisissant, compte tenu de ses cheveux roux.

– Prends le pot de chambre, Aitken. Tu vas être malade.

Son attention se reporta aussitôt sur Desdémone.

– Allez, sois raisonnable, sinon tu seras prise à manger de la bouillie jusqu'à la fin de tes jours. Où est l'argent?

Desdémone se sentait défaillir.

– Elle ne vous a rien fait, protesta Sam faiblement.

– Qu'est-ce que tu en sais? Apporte-moi de l'eau.

– Vous êtes un être pervers, sans rien d'humain.

Louis eut un sourire en coin.

– Tu as mis dans le mille. Regarde-la. Si c'est ça, être humain, je préférerais être un chien.

Ce disant, il désignait Desdémone. Sam n'osa pas lui rétorquer qu'à son avis, il en était un. Il lui présenta le grand pichet qui était posé sur la table. Louis en vida le contenu sur la tête de sa victime et donna une secousse menaçante à la poire.

– Non!

Les voix de Sam et de Desdémone s'étaient entremêlées. Les lèvres de Louis se retroussèrent d'un côté en une sorte de demi-sourire carnassier.

– Ah, l'amour, ce que ça peut faire...

Silence. Louis reprit les tenailles.

– Une incisive, maintenant, pour embellir encore un peu ton sourire...

– N-non... Ve fais pfayer, dit Desdémone dont les cheveux trempés, emprisonnés par la bride en fer, adhéraient comme du lierre grisâtre à ses joues au maquillage défait.

– Eh bien, nous y voilà. Ce n'était pas si difficile, n'est-ce pas?

Il abandonna son bon enfant aussi vite qu'il l'avait adopté et demanda sévèrement :

– Où est-il?

– Là... un frou vans ye flancher.

– Merde, ce que tu peux mal articuler. Tu es bien une ivrognesse, toi. Un trou dans le plancher? Là?

Il désigna du bout de son pied chaussé de cuir l'une des planches sur lesquelles Desdémone semblait poser son regard larmoyant. Elle fit un signe d'assentiment. Louis s'accroupit et essaya d'insérer ses ongles courts entre deux larges planches. Enfin, il parvint à soulever

celle qui abritait une cache. Il y trouva un coffret en cuir clouté de bronze, une grosse bourse brodée avec des cheveux humains et un livre. Il se releva en soupesant les deux contenants. Il ouvrit le coffret. Il était plein de bijoux précieux.

Il les mit de côté avant de retirer l'instrument de torture mouillé de sur la tête alourdie de Desdémone. Il récupéra aussi la poire. Ensuite, il défit les liens de la femme avant de reprendre le coffret et la bourse.

– Bien. On a eu la main heureuse. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser tous les deux, je dois aller rembourser qui de droit. Il quitta la chambre, les laissant seuls, Sam et elle.

Aussitôt qu'il fut parti, Desdémone se jeta aux pieds de Sam et fondit en larmes.

– Ne le laisse plus me faire de mal, je t'en prie!

Le soir même, Sam calligraphia une légende au-dessous de son illustration dans le codex* que Jehanne lui avait redonné avant son départ : « *Oderint, dum metuant*¹⁹. »

– « Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent », traduisit-il tout bas.

*

Depuis toujours, on percevait les vieillards comme étant détenteurs de sagesse. Les vieilles femmes, quant à elles, devenaient des sorcières. C'était comme ça. Le retour d'âge rendait la femme stérile, lui faisant perdre le seul rôle pour lequel on lui accordait une quelconque valeur; la société se mettait donc à la percevoir comme un élément inutile, voire nuisible et possiblement malfaisant.

Desdémone semblait avoir été ébranlée au-delà de toute possible rémission par sa rencontre avec Louis. À partir de ce jour-là, les habitants du quartier allaient l'apercevoir quelquefois, errant dans la cour avec un air absent, où, même au beau milieu du mois de février, elle allait arroser avec tendresse des fleurs qui n'y étaient pas.

À son retour à l'heure du souper le jour même, comme promis, Louis avait laissé tomber sur la table, devant Jehanne, le livre pris à Desdémone. Bertine le lui avait donné. C'était un bestiaire splendidement ouvragé. La prostituée avait peut-être eu l'intention de le vendre, car les livres étaient des objets rares et précieux, inutiles dans une maison close où nul ne savait lire. Louis l'avait à son tour offert à Jehanne, sachant qu'elle, plus que quiconque, allait en profiter. Il avait regardé les autres en enlevant son flotelnel* et avait annoncé :

– Aitken n'est pas revenu avec moi.

C'était secrètement ce qu'il avait souhaité. Jehanne avait baissé les yeux et Blandine avait dit :

– C'est drôle, on dirait que son ami l'a su avant nous. Il est parti sans nous dire où il allait et lui non plus n'est pas revenu.

Comme s'il n'avait pas été interrompu, Louis avait poursuivi, un peu à regret :

– Il a décidé de s'établir à Caen.

Il s'était attablé et il n'en avait plus été question.